

Pourtant



Création littéraire et photographique

Silence

Pourtant *Silence*

Sébastien Berlendis, Gabrielle Duplantier

ÉCRIVAIN ET PHOTOGRAPHE INVITÉS

et 24 autrices, auteurs et photographes

« Elle a dit
il y a des choses qu'on
ne peut réparer irrémédiables
il y a des choses cassées la table
la chaise vont mourir après toi
il ne faut pas
chercher toujours à réparer »

La neige finira par tout recouvrir,
Margaux Lallemand

Pourquoi ces 185 pages consacrées au silence, entre vos mains, ne sont-elles pas blanches? C'est que le mutisme de la photographie a le pouvoir de trouver des traces, de cicatriser des blessures, de revivre avec nos morts, de magnifier la sérénité rousse des matins lorsque renaît le monde. C'est le talent des 11 photographes de ce numéro, de notre invitée, Gabrielle Duplantier, dans une série qui traverse son art. Et pourquoi ces dizaines de pages ne sont-elles pas vierges de mots comme la neige fraîche du haïku de Sylvie Nay-Bernard, page 15? C'est que poésie et fiction possèdent elles aussi cet expressionnisme du silence, empathique ou pervers, ironique ou serein, menteur ou protecteur. Dire la mort d'une mère, de civils gazés dans des grottes, l'échouage d'un cachalot, la solitaire journée d'un être, la détresse intime d'un professeur devant l'indifférence tapageuse de ses élèves ou celle, humoristique, d'un extraterrestre mutique atterri sur une planète saturée de sémiotique. C'est l'art kaléidoscopique et fertile des 15 autrices et auteurs, poètes et nouvellistes de ce 10^e numéro de *Pourtant*, l'art de notre invité Sébastien Berlendis, écrivain ambidextre, photographe de la ténuité des sentiments naissants. Plongez dans les eaux de ces photographies et de ces mots du silence, dans leur silence.

Couverture :
photographie
Gabrielle Duplantier



Revue Pourtant

Création et rencontre
littéraire et photographique

20 €

Pourtant

Création littéraire
et photographique

*Pourtant, la belle revue papier
publie des talents actuels
de l'écriture et de la photographie*

Silence

n°10

Sommaire

Préface

Gilles Bertin Montcharmont **6**
Une bonne petite chose

Sylvie Nay-Bernard **15**
Matin de neige

Photo • texte

Maximilien Schaeffer **16**
Cherbourg. Seul.

La neige aura recouvert tout cela

Stéphane Charpentier **26**
Silenz

Noé Sovage **29**
Pas pleurer

Lou Désario **39**
Presque

Iloé **41**
Silence

Samuel Rivière M. **49**
Sémiotique

Fabienne Gil Paradeis **53**
L'Espagne de mon enf(r)ance

Rencontres

Gabrielle Duplantier **64**

Danièle Pétrès **81**
Rencontre avec
Gabrielle Duplantier
« J'aime laisser l'intellect
en dehors de la création. »

Sébastien Berlendis **89**
les heures claires

Sandra Leroy **93**
Rencontre avec
Sébastien Berlendis
« J'ai espoir que mes textes
produisent des images,
et que mes images ouvrent
sur un récit possible. »

Je veux le silence

Morgane Raharina **98**
Dehors, le bruit

Nolwenn Letanoux **101**
La journée

Patrick Cockpit **106**
Pasaron

Frédéric Martin **115**
Enfin, puis le vent

Martin Morend **118**
Plus de mots

Margaux Lallemand **121**
*La neige finira par
tout recouvrir*

Emna Zina Thabet **125**
Casse-chaîne

Chloé Kaufmann **131**
Douce maison douce

Mes cratères volcans

Irène Jonas **142**
Ultime étreinte

Zoé Besmond de Senneville **145**
Derrière les oreilles

Isabelle Martin **149**
Tu as loué une voiture pour pleurer

Marie Burger **153**
Left on delivered

Édouard Noël **154**
Les absents

Ève Roland **156**
Et personne aura rien entendu

Stéphanie Cormier **160**
Les tomates

Naeli **162**
*Veste bleue T. M
by Abdul - Tawaab*

Postface

Danièle Pétrès **164**
*À propos d'Aucun respect,
d'Emmanuelle Lambert,
éditions Stock et de La Roue et
autres nouvelles, de Christian
Gailly, éditions de Minuit*

Biographies 170

Librairie des auteurs 178

Elles et ils ont été publiés 180

dans Pourtant depuis 2020

Anciens numéros 181

Ours 183

Je commande la revue 184

Abonnements 185

Une bonne petite chose

Gilles Bertin Montcharmont

Rachida traverse la pâtisserie, passe derrière la vitrine réfrigérée où se promènent quelques guêpes.

— J'arrive, dit la voix de l'apprenti par la porte entrouverte du laboratoire.

À quoi ressemble le silence ? À un homme en train de mourir avec un secret répugnant. *Ya Allah !* Elle se mord la lèvre, les vieux mots de là-bas lui reviennent. Elle prélève un carton plat sur la pile.

— C'est moi, Jérémy. Je viens prendre un millefeuille pour mon beau-père.

Rachida plie le carton de deux tours de poignet, glisse une cartonnelle dorée au fond, choisit une spatule, l'engage d'un coup sec sous l'édifice rectangulaire d'un millefeuille ceint en son milieu d'un galon vert tendre de crème de pistache. La spécialité de La Tourterelle de Sarcelles. Des graines de sésame semées sur la pâte feuilletée au dressage lui confèrent une texture croquante et un léger goût de noisette. Autre touche maghrébine : une pointe de fleur d'oranger, suffisamment imperceptible pour demeurer mystérieuse, indéchiffrable. « Une bonne petite chose », comme son beau-père, Guy, aime dire de ce millefeuille arrangé à l'orientale, s'en prévalant par là. Elle le dépose sur la cartonnelle. Guy en a eu l'idée là-bas, pendant son service. Il dit « son service », il ne dit pas qu'il était soldat.

— Comment va monsieur Guy ?

— Il va bien mieux ce matin.

Tout à l'heure, il a demandé un millefeuille et son accordéon. Madeleine a téléphoné depuis l'hôpital à Rachida pour qu'elle s'en occupe.

— Oh ! C'est une bien bonne nouvelle. Alors, nous allons le revoir bientôt ?

Elle ignore la question et demande :

— Mon mari est à la banque ?

— Il devrait revenir bientôt.

Chaque matin, son époux va déposer la recette de la veille. Rachida se sent étreinte du ventre à la gorge, comme par un de ces élastiques que l'on pose aux obèses. À quoi ressemble le silence ? À cette grosseur en elle.

Munie du double de la villa de Guy et Madeleine, elle s'est rendue à Montmorency et, suivant les indications de sa belle-mère, est montée à l'étage dans une pièce servant de bureau à son beau-père. L'accordéon était à demi déplié sur une chaise devant un chevalet avec une partition

de Piaf. Dans une étagère, des cartons d'archives de la comptabilité de La Tourterelle. En 2001, Guy a laissé la pâtisserie à Paul et par conséquent à elle, Rachida, bien qu'il ne l'aime pas vraiment. Il n'a jamais digéré que son fils épouse une Beurette des barres de Sarcelles. En 1985, deux ans après la Marche des Beurs, les immigrés commençaient pourtant à être un peu mieux considérés, pas comme aujourd'hui, quarante ans après. Guy n'en avait jamais rien exprimé, ni alors ni depuis, ni dans un sens ni dans l'autre, et cela était éloquent. Madeleine avait été plus gentille.

Lun des cartons d'archives était différent, toilé, « ALGÉRIE » marqué dessus au gros feutre. Rachida avait hésité peu de temps, l'Algérie était ses origines, son enfance, une grande partie de son histoire. Son père était venu ici travailler chez Renault, ils s'étaient installés dans les barres toutes neuves de Sarcelles, à deux kilomètres. Elle avait ouvert le carton. Il contenait une carte Michelin et des pochettes de photos, surtout de soldats posant en groupes. Elle avait reconnu Guy jeune. Paul lui ressemble de plus en plus. Dans l'une des pochettes, il y avait des photos d'un hélicoptère et de soldats en opération dans un terrain montagneux. Un cliché l'avait arrêtée.

D'un trou sombre à même le sol émergeait une tête couverte d'un masque à gaz. Le regard invisible de son porteur fixait l'objectif de l'appareil photo... et la fixait, elle, soixante et quelques années plus tard. Une échelle de corde disparaissait dans la cavité, l'homme au masque sans doute accroché à elle.

Tout de suite, elle sut ce que représentait cette photographie.

Le gazage des grottes.

Un spasme puissant lui vrilla les intestins. Des larmes perlèrent au coin de ses yeux, elle les essuya pour examiner la carte Michelin.

« Les endroits où je passe » était écrit dessus, au Bic.

La carte était vieille, Rachida la déplia prudemment. Une vingtaine de croix étaient tracées à travers l'Algérie, dans l'Aurès, les wilayas de Béjaïa, Tizi Ouzou et, à l'ouest, dans la wilaya de Tlemcen.

Une marque était placée sur Taxlent.

Chez elle! Là où elle est née, a grandi. Près de la grotte de Ghar Ouchetouh¹. Où sont morts son grand-père Abderrahmane et son cousin Mohamed.

À quoi ressemble le silence?

Sa bouche était emplie de lambeaux de tissu.

Elle avait regardé à nouveau la photo avec le masque à gaz. Elle en avait eu la certitude : c'était Guy.

Guy!

Guy...

Elle avait replié la carte en suffoquant, comme lui en ce moment sur son lit à l'hôpital, comme les gens du village enfermés dans ces grottes que les soldats emplissaient de gaz.

En 2001, quand elle était allée visiter sa terre natale, Nadim, le fils de Mohamed, son petit cousin à elle, lui avait raconté : le gazage de Ghar Ouchetouh, les gens dedans, piégés, s'y tenant malgré la suffocation, bientôt fatale, ou bien s'en enfuyant, exécutés à leur sortie par les balles françaises des soldats au guet. Quasiment personne ne savait ici, en France, ni pour Ghar Ouchetouh ni pour les autres grottes. Pas même elle, Algérienne de naissance. Comme si cela n'avait pas existé. À quoi ressemble le silence?

Elle avait remis le carton « Algérie » à sa place, avait rangé l'accordéon dans sa valise tapissée de velours rouge et l'avait transporté à travers la villa en zigzaguant sous le poids, stupéfaite, jusqu'à sa voiture chérie, une Mini métallisée que Paul lui avait offerte pour ses soixante ans, qui venait de cesser d'être sa voiture chérie, et elle s'était demandé si elle pourrait l'être à nouveau un jour.

Elle déroule du bolduc, enrubanne le carton, le frise du tranchant de la pelle. Va! beau millefeuille... pour Guy. Impossible de parler alors qu'il est dans cet état. N'est-ce pas? *Ya Allah!* Elle réalise un double nœud qu'elle serre à se marquer les doigts.

— Dis à mon mari que je suis à l'hôpital.

Carton du millefeuille suspendu à son doigt, alors qu'elle marche vers sa voiture, elle voit Paul arriver du bout de la rue. Quand elle lui explique l'accordéon et le millefeuille, tout de suite il s'empare.

— Il est en train de caner!

Elle le fixe, interloquée.

— S'il demande son accordéon, c'est que c'est la fin. Et le millefeuille, je ne te fais pas de dessin. Il est en train de partir et il le comprend... C'est pas un con!, ajoute-t-il avec vanité. On y va! Allez!

Il monte dans la voiture. Elle obéit. Démarre. Il se triture les mains. Se mord les lèvres. Elle l'observe dans le rétroviseur intérieur, craintive. Ne rien dire dans ces cas, il est dans l'une de ces colères froides qui le saisissaient souvent, plus jeune, qui l'ont petit à petit abandonné, à mesure qu'il devenait assuré dans ses affaires. Ça marche pour eux, ils jouent au golf, vont au ski, se font de grands restos, des voyages, les Seychelles, ça

change de Sarcelles.

À un feu, brusquement, il descend, contourne la voiture, lui attrape le poignet, la tire dehors, s'installe à sa place.

Il redémarre en faisant hurler le moteur. Dans les virages, les pneus gémissent. Son visage est blanc craie, sang retiré, ses doigts pareils sur le volant. Il abandonne la voiture et Rachida sur le parking de l'hôpital, et s'éloigne en courant vers son père.

À quoi ressemble le silence ? À une tache brune.

Le footballeur Bernard Lacombe vient de mourir. Des admirateurs ont déposé des fleurs et un foulard de l'OL au pied de sa silhouette dans la fresque des Lyonnais célèbres. À sa gauche, Paul Bocuse et Frédéric Dard, alias San-Antonio. À sa droite, entre Bernard Pivot et lui, un emplacement vide peint d'un mauvais brun, sans personnage. Ce dernier est caché, dessous.

Labbé Pierre.

On l'a recouvert hâtivement de cette peinture hideuse.

À quoi ressemble le silence ? À cette tache brune qui feint de dissimuler cinquante ans de silence. L'Église savait, l'État savait. Photographiée par les touristes avec la fresque, en son sein, en plus de dissimuler la honte, elle la révèle. Comme ce non-dit des gazages des grottes, refuges des fellaghas et de civils, par l'armée française. Gazages interdits par le protocole de Genève de 1925. Un silence assourdissant.

Rachida les trouve assis en désordre dans le vestibule à l'entrée du couloir des chambres ; Martine, la sœur de Paul, et Laurent, son mari ; Alban et Isabelle, leurs enfants, autour de Madeleine, sa belle-mère, abasourdie ; Gilbert, le frère de Guy, et sa femme, Paulette, et Germain, un de leurs petits-fils, qui marche en zigzags là-bas, devant la 305, la chambre de Guy. Tous se lèvent l'un après l'autre pour l'embrasser, « Bonjour Rachida ! », parlant bas, une main sur son épaule pour partager leur peine, dans la vague et persistante odeur de Bétadine et de gaze ou celle des gants en latex qu'elle déteste.

— Paul est dedans ?

Martine hoche la tête.

Ils attendent, Rachida assise parmi eux, sa famille, le carton de la bonne petite chose contre sa cuisse. À quoi ressemble le silence ? À sa bouche close maintenant, à elle aussi, comme celle de Guy depuis son service. À

la mort qui rôde ? Mais aussi à leur amour pour Guy, leur grand-père, leur père. Aux étoiles scintillant infiniment sur l'Aurès quand elle est en visite là-bas. À la neige pendant leurs sports d'hiver, au reflet de la lune sur la mer quand ils se promènent sur la jetée les soirs de vacances, aux feuilles mortes en forêt de Montmorency. La chambre 305 s'ouvre, Paul sort, serre Germain contre lui, Germain entre, le vantail se referme, Paul parcourt les quelques mètres du couloir vers eux, Martine se lève, étreint son frère, il s'assied près de sa mère, l'entoure de son bras, Madeleine incline sa tête, la pose sur son épaule. Gilbert se rend auprès de son frère et revient lentement, les yeux secs, ses joues fripées ballottent.

— Rachida, dit Martine, vas-y.

— L'accordéon, répond-elle, il l'a demandé. Tu sais jouer, toi.

— Un peu, dit Martine.

— Oui, dit Madeleine, va lui jouer.

Martine a appris par fidélité à son père. Germain se précipite, saisit la boîte de l'instrument. Ils entrent. Des notes traversent la porte, s'épandent dans le couloir. *C'est si bon*. Yves Montand. La porte s'entrouvre.

— Mamie, appelle Germain, le millefeuille.

— Il est là.

Elle le soulève par le bolduc, sans bouger de sa chaise. Incapable de se lever. Germain vient le prendre. *Ya Allah*. Non ! pas question.

— Je viens, dit-elle.

Chambre 305, Martine est assise au bord du fauteuil, l'accordéon encore sur ses genoux. Les yeux de Guy perdus dans le plafond révèlent leur blanc, comme celui du drap, son visage légèrement tourné de côté semble aussi les regarder. Il a un bref signe de vie. Martine replie le soufflet de l'instrument, un mini coup de vent s'en échappe, elle attache la courroie de maintien, dépose avec soin l'instrument dans sa boîte sans la refermer. Elle sort, laissant Rachida seule avec son beau-père.

Elle déglutit.

— Guy, je...

Elle s'interrompt. Regarde la boîte de l'accordéon. Elle distingue le pli jaune de la carte Michelin qu'elle y a glissé à la villa.

— Guy, je vous ai apporté un millefeuille.

Il tourne les yeux dans sa direction, avec peine, brièvement, son visage s'éclaire. Sa main bouge, vacille, tremble.

Rachida glisse de force le bolduc sur le côté, soulève le couvercle du carton. Des odeurs, jaune de la crème pâtissière, vert de la pistache, s'en échappent.

La main de Guy sur le drap remue faiblement, il bouge son index dans la direction de ses lèvres. Elle comprend. Plonge les doigts dans la pâtisserie. En scinde un morceau de la taille du pouce. Elle le tend vers sa bouche.

Il entrouvre les lèvres, sa langue est presque blanche.

— Guy, dit-elle.

Elle voulait lui montrer la carte Michelin, pour qu'il sache qu'elle sait. Mais elle pousse le morceau de millefeuille dans sa bouche, jusqu'à ce que ses doigts y entrent à leur tour, appuyant sur ses lèvres sèches.

Ses yeux s'immobilisent.

Elle retire sa main, effrayée. Il a une sorte de respiration, la peau de ses joues se tend un peu. À quoi ressemble le silence ? Elle avance la main pour extraire le morceau de pâtisserie. Il a un sursaut. Leurs yeux se croisent, un instant s'arrêtent dans une prière silencieuse. Pas la même pour elle et pour lui. À quoi d'autre ressemble le silence ? Aux discrets, dans la salle des infirmières, les cuisines, les cales, dans les salles de classe, les champs, les ateliers, les serres, aux commandes des locomotives, qui œuvrent. À Michel Laplace, qui a corrigé chaque texte et relu de nombreuses fois les épreuves de chacun des 9 premiers numéros de *Pourtant*. Merci Michel, et bienvenue Alice dans ce numéro 10, « Silence ».

1. Voir le documentaire *Algérie, sections armes spéciales*, Claire Billet, 2025. En visionnage libre sur Internet.

Matin de neige

Sylvie Nay-Bernard

matin de neige
au pas de la porte
- le silence

Cherbourg. Seul.

Maximilien Schaeffer

2018. Changement d'affectation imposé par l'institution. Direction Cherbourg. Vie de couple déjà bancal. Rupture. Perte de contrôle de ma vie. Arrivée en septembre. Seule ma chienne, Iroise, m'accompagne. Recherche d'un logement. Ce sera un mobile home. Silence plombant. Vide intérieur. Au propre et au figuré. *Cherbourg. Seul.* : un récit autobiographique placé entre réel et fiction, au rendu proche du mirage, grâce au tirage Fresson.



l'intensité de [redacted]
[redacted]
[redacted]
[redacted]
[redacted]
[redacted]
[redacted]
[redacted] la [redacted]
[redacted]
[redacted] lumière [redacted] [redacted] que
[redacted] [redacted] celle [redacted]
[redacted]
[redacted] place et [redacted]
[redacted] n'existait plus. [redacted]
[redacted]
[redacted] Quel [redacted] [redacted]
[redacted] [redacted] officiel [redacted]
[redacted] [redacted] [redacted]
[redacted] [redacted] [redacted] plus [redacted]
[redacted] que je [redacted] [redacted]
[redacted] [redacted] [redacted]
[redacted] [redacted] [redacted] diminuée
par l'éloignement, [redacted] [redacted]
[redacted] [redacted] [redacted] [redacted]

43





La neige aura recouvert tout cela

Silenz

Stéphane Charpentier

Pas pleurer

Noe Savage

aujourd'hui
y a trop de vent
pour un hélico
ça sera la route
ça sera les feux rouges
aujourd'hui
ta mort dépendra
de la météo

comme
la viande de bœuf
dans la turbine du boucher
hachée
charpie
pas encore steak
en sursis
le cœur
boucherie
là
immobile
 j'attends
 j'attends
 j'attends
qu'ils te sauvent

ils ont dit
 rentrez chez vous
 on vous appellera
ils comprennent pas
 sans toi
 pas de chez nous
sans toi
 plus de chez moi

on erre
dans le village noir
surtout
pas pleurer
pas dire
pas porter malheur
aux bistouris
mimer la vie
bêtement
sans bruit

dix-huit heures
que t'es
plus vraiment du présent
que t'es
pas encore du passé
dix-huit heures
sous ton drap
blanc du bloc
sous ton crâne
rouge de sang
dix-huit heures
qu'ils contre-tuent
mon enfance
mon sommeil
presque
toi

bordel

un miracle
qui hésite

c'est long

après
les tuyaux
de réanimation

ils m'ont rendu

qu'une moitié
de maman

j'ai dû mettre
 les jambes en l'air
j'ai dû avaler
 une dose de sucre
pour
 pas que mon corps
 rejoigne mon cœur
 par terre
pour
 regarder en face
 le trou dans ta tête
 regarder en face
 le désastre

d'après

l'accident
avait foutu

du silence

de partout

Presque

Lou Désario

Je n'ai pas pu, je n'ai pas su, je n'y suis pas arrivée, c'était juste avant de te voir, juste avant ton regard, j'étais tout en haut, tu étais tout en bas, tu ne me voyais pas, les escaliers entre nous, une séparation, un trop grand écart, j'ai changé d'avis, je suis partie, juste avant minuit, je t'ai regardé, ton front dégarni ton visage fatigué, le travail, les enfants, les devoirs, la machine à laver, les habits à trier, les e-mails à traiter, et pourtant j'étais sur le point de, à deux doigts de, prête à te le dire, à te l'avouer, je t'ai regardé, ta main sur la nuque, tes yeux dans le vide, le froid à tes pieds, le vent cognant les vitres, le silence jusqu'à toi, j'ai failli, j'ai voulu, j'ai descendu une marche, puis l'autre, doucement, en tremblant, ça craquait, l'escalier, les grincements, c'était possible, j'y étais presque, ça pouvait l'être, et puis, je ne sais pas, il a suffi d'une seconde, un instant, pour que je me décourage, pour que je m'en sente incapable, je suis restée là, immobile, lâche, désemparée, je suis remontée, subitement, d'un coup, comme ça, et c'est à ce moment-là que j'ai pensé *Il ne le saura jamais.*

Silence

Iloé

Aux premières lueurs de l'aube, le temps est suspendu, accroché comme la brume qui adhère au bitume, colle aux arbres. Seul le cliquetis du miroir est audible ; les autres sons, encore endormis, sont imperceptibles. C'est aux observateurs qu'il revient d'imaginer le premier bruit qui viendra troubler les méandres fuligineux de ces mondes évanescents dont seul le photographe a été le témoin.







Sémiotique

Samuel Rivière M.

Il y a sur la planète errante Cha 110913-773444 une espèce dont nous dirions qu'elle est intelligente, douée de culture, comme la nôtre.

Les *Co-ol?lec* ne connaissent cependant pas la technologie. Ils ne construisent pas de villes et n'ont pas d'outils; ils n'ont pas ce rapport à la matière transformée. Ils évoluent dans leur milieu naturel en toute commodité.

Pour autant, ils connaissent l'acte de création, mais ne le nomment ni ne le pensent ainsi. Ils ont leur philosophie, leur art, leur littérature.

Les *Co-ol?lec* sont des lecteurs passionnés. Ils lisent en permanence et sont mus par une curiosité insatiable. Depuis la normalisation des rencontres interplanétaires, ils n'ont cessé de collecter de quoi lire chez les autres espèces du cosmos.

Ils trouvent du sens à peu près partout. Ils lisent les pierres, le ciel, les étoiles et les brins d'herbe. Ils lisent les livres, bien sûr, ceux en papier roulé et les reliés; ils lisent les gravures, les écrans, les projections impalpables, les tatouages et les audios. Ils lisent le visage d'un homme et le regard du chat.

Ils n'écrivent jamais. Pour quoi faire? Il y a déjà tant à lire.

En revanche, une branche de leur culture a développé une passion pour la compilation, la bibliothèque, le corpus. L'agencement. De toutes leurs lectures accumulées, ils tissent une nouvelle toile de sens par le patchwork. Des mots de la Terre aux sons lunaires, accolant les constructions olfactives et gustatives de Proxima b à l'écriture tactile du sommet des Piliers, un

« livre » *Co-ol?lec"tif* convoque une multitude de sensations dont nous sommes parfois tout bonnement dépourvus. Les *Co-ol?lec"* possèdent probablement les plus larges capacités sensorielles de l'univers – bien que pas toutes, et cela les agace.

À l'inverse, une caste de chez eux s'est soudée autour du vœu de silence. De peur que le moindre de leurs mouvements ne génère un trop-plein de sens, ils ont cessé toute activité.

Les premiers se rient de leurs congénères, moquent leur préciosité hautaine et interprètent le silence pour les narguer. Tout en conscience de la vacuité de leurs entreprises compilatoires, ils s'amuse des étincelles créées par la friction d'un thermopoème martien contre le swing des baleines infrabasses.

Cette chamaillerie a généré de nombreux conflits parmi la *Co-ol?lec"tion*. Les muets en ont voulu aux agenceurs d'encombrer l'univers d'artifices sémantiques, de brouiller l'accès aux signes naturels et ont cherché à les faire taire.

Cette lutte pour le silence radical contre la saturation et l'effervescence baroque ne peut se faire par les bombes, elles sont trop lourdes de conséquences. C'est une bataille continue qui fait rage sur Cha110913-773444 et un peu partout dans l'univers. À coups de messages, de déclarations, de codes, une vaste joute est menée sur tous les plans d'interprétation possibles. À travers toutes les dimensions du sensible et du concept.

Nous ne sommes pas en mesure d'en capter toutes les manœuvres, mais, probablement, parmi toutes les manifestations qui nous entourent, à chaque instant, un coup de feu est tiré et fait gicler le sens.

L'Espagne de mon enf(r)ance

Fabienne Gil Paradeis

Que reste-t-il d'un pays qu'on quitte pour les générations d'après? Ma lignée maternelle est une histoire d'exil, de grands-parents qui ont fui leur pays à pied, traversant les Pyrénées. Je n'ai jamais appris à parler l'espagnol. J'ai gardé très longtemps cette part anonyme en moi, comme un fardeau, un vide, une transmission avortée, une langue confisquée, un silence. Ce récit révèle les traces de mon lien à l'exil, à l'Espagne, fabrique la matrice d'une transformation du passé dans le présent.













Gabrielle Duplantier

Rencontres

Avec
Gabrielle Duplantier, *photographe*, et
Sébastien Berlendis, *auteur et photographe*



Gabrielle Duplantier

En étant notre invitée autour de ce thème du silence, Gabrielle Duplantier nous a offert un voyage transversal dans son travail... La montagne, des figures féminines, le temps suspendu, son œuvre épouse les contours du monde et nous permet d'en préciser la délicate légèreté, la gravité qui habite ses interstices. Les sons ténus qui hantent ses photographies font écho au mystère, et nous cheminons avec elle dans le plus respectueux des silences.













GABRIELLE DUPLANTIER

« J'aime laisser l'intellect en dehors de la création. »

Propos recueillis par Danièle Pétrès

Des routes, des bois, la campagne, des territoires qu'on dit oubliés, abandonnés aux noirs et blancs d'une campagne en voie de désertion. De cette toile de fond, des corps et des visages surgissent. Des regards d'enfants arrêtés dans un moment d'intériorité. Une femme fait la sieste, un cheval veille. La fixité des personnages posés dans leur décor naturel impose respect, silence, interrogation sur la beauté du monde où qu'elle soit. La photographe Gabrielle Duplantier n'aime pas tout contrôler. Elle saisit l'élan vital qui anime ses sujets en phase avec leur environnement, captant une certaine forme de solidité malgré le temps incertain, avec des noirs et des gris profonds, intenses, vertigineux. Nous l'avons interrogée sur son travail et sur le silence, support de la photographie par excellence.

En observant vos photographies, on se dit qu'il y a comme une image perdue, flottante, cherchant à être retrouvée. Comme si vous cherchiez une image précise d'une certaine émotion. J'ai envie de vous demander : quel est votre premier souvenir de photo? Une photo qui vous aurait marquée, enfant ou adolescente?

Il y en a tellement... Les murs de notre petite cuisine familiale étaient recouverts de cartes postales, de photographies et de peintures que ma mère achetait compulsivement. Je peux dire que j'ai passé mon enfance avec sous le nez les plus belles photos et peintures du monde (selon ma mère, bien entendu)... Un jour, elle ramena une carte postale d'une photo en noir et blanc d'une vache de dos, sur une motte de terre, qui se retourne et fixe l'objectif : j'étais stupéfaite de voir comment un sujet aussi simple et banal pouvait donner une photographie si saisissante, avec un cadre sans compromis. Il y a aussi cette photo d'Edward Steichen, qui est probablement ma photo préférée au monde : *The Big White Cloud*, la photographie d'une

étendue d'eau avec un nuage au-dessus, une petite branche d'arbre au premier plan, c'est tout. Une force absolue dans le dépouillement.

Comment êtes-vous venue à la photographie, professionnellement? Avez-vous longtemps cherché ce que vous deviez photographier ou cela est venu naturellement?

J'ai longtemps fait des photos sans prétendre être photographe, je disais : « Je fais des photos. » Dans ma tête, être « photographe » c'était maîtriser les processus techniques et gagner sa vie avec sa pratique. Tout bêtement, je dirais que je me suis considérée photographe quand j'ai commencé à vendre des photos. Pour la technique, je ne comprends toujours pas bien comment ça marche, mais finalement cela n'est pas l'essentiel.

Dès mes premières photographies, mes modèles ont été mes proches, les paysages familiers, les figures m'évoquant de la poésie ou de l'étrange dans l'environnement quotidien, puis il y a eu de nombreuses étapes, je me suis poussée à ouvrir mon champ d'inspiration, à arpenter le Pays basque, puis à réaliser cette série sur l'école d'une ZUP [zone à urbaniser en priorité] de ma ville où je donnais des cours de photo, jusqu'à ce voyage en Inde, en 2008, qui m'a procuré l'expérience de photographier l'inconnu. Les idées se sont toujours imposées d'elles-mêmes. Mais je dois me pousser parfois. En fait, je dois me pousser souvent, parce que, si je ne le fais pas, je photographierais sans arrêt la même chose.

J'ai pensé, en regardant vos images, à Koudelka, même si lui cherche « le point » et pas le flou, à Lin Delpierre, que j'adore. Est-ce qu'il y a des photographes que vous admirez et pourquoi?

Koudelka... Je suis complètement en admiration devant sa série sur les Gitans, c'est pour moi un sommet, comme une perfection d'images d'humanité, vibrante. Je voudrais être là, je voudrais faire ces photos-là, que celles-là.

J'ai eu d'autres influences marquantes, quand j'étais plus jeune, comme Julia Margaret Cameron, Mary Ellen Mark, Bruce Davidson ou Michael Ackerman. Désormais, je dois avouer que je regarde peu de photographies, car j'ai besoin de préserver une sorte de vide... dans lequel je sombre parfois.

Cependant, pour continuer sur l'admiration, j'admire mes amis photographes, dont le travail est magnifique et qui sont sans cesse en quête de nouvelles voies; qui se battent pour exister dans un milieu très, très difficile.

« Depuis l'enfance, je suis fascinée par ce qui s'exprime dans l'invisible et l'inconnu. »

Décidez-vous d'un sujet avant de « partir en photographie » ou photographiez-vous tous les jours ce qui vous entoure, et de ce travail naît une série?

J'ai un petit problème avec les sujets trop précis, j'aime laisser les portes ouvertes et laisser l'intellect en dehors de la création. Il y a des situations, par exemple lors d'une résidence, où le sujet constitue un territoire précis : j'adore me fondre dans des lieux inconnus à la recherche de sa substance. Sur place, je me mets dans un état hypnotique comme si je volais. Je fais des photos sans direction, puis je constate ce qu'elles racontent ensuite. J'aspire à pouvoir travailler dans l'autre sens, décider d'un sujet et le réaliser.

On sent une forme de spiritualité dans ce quotidien, un sacré enfoui. Est-ce ainsi que vous considérez votre pratique photographique? Aller chercher l'immuable et le mystère?

Oui, c'est vrai, c'est intrinsèque à ma vision... Je suis faite comme ça, depuis l'enfance, je suis fascinée par ce qui s'exprime dans l'invisible et l'inconnu, j'ai besoin de cultiver le sacré pour me sentir alignée; d'être entourée par des objets bien précis qui me protègent... Cela vient sûrement de ma mère, qui était une femme très purement spirituelle et puissante, elle a toujours partagé avec moi ses réflexions et croyances sur la vie, et ce qui se cache derrière l'apparence de choses, dans le cœur des gens. Elle m'a donné sa foi, cela se glisse probablement dans ma façon de regarder les choses, donc de les photographier.

Racontez-nous comment vous avez choisi ces photos autour du thème de la revue, le silence?

J'ai demandé à Frédéric Martin de sélectionner des images qui lui évoqueraient le silence dans mon travail, j'ai considéré sa proposition, ajouté et enlevé des éléments, et nous sommes arrivés à ces images-là... J'ai aussi essayé d'écrire une note qui commençait par :

*Il ne me reste aucun son de tous ces souvenirs.
Quand je fais des photos, je deviens sourde.
Ce qui se raconte n'a pas d'intérêt.
Rentrer dans le ventre de la vision pour s'échapper des blablas.*
... et qui s'est arrêtée là.

Quelle est votre photo préférée de ce choix autour du thème du silence et pourquoi ?

Je n'ai pas de photos préférées... Mais à propos du portrait de Salomé que vous me faites l'honneur de voir figurer en couverture, voici ce j'ai écrit dans *Le Tirage à mains nues*. Dans ce livre, sorti en 2020 aux éditions lamaindonne, Guillaume Geneste, tireur de La Chambre Noire, à Paris, me demandait justement de raconter cette photo :

« Cette enfant est la fille d'une amie, Salomé. Elle porte sur son visage un mélange de mélancolie et de détermination qui m'a touchée immédiatement. Ce jour-là, dans la campagne, je lui ai demandé de tourner son visage vers le soleil pour faire une photo, mais le soleil de face était trop violent, j'ai proposé à sa mère de dresser sa main entre elle et le soleil pour lui protéger les yeux. Ce bandeau sur ses yeux est la main de sa mère. Une erreur de réglage de l'appareil avait sous-exposé ma pellicule, et j'ai perdu tous les détails dans les ombres.

J'ai fait cette photo peu après avoir perdu ma mère en 2015. Des années plus tard, lors d'une exposition où elle était accrochée au mur, j'ai été, d'un coup, saisie par ses nombreux symboles : le lien maternel protecteur, l'enfant mélancolique mais renfrognée, la vision bouchée, la maison derrière soi, tout cela résonnait avec mon état d'être à ce moment-là, comme souvent, comme toujours. »

En silence, des ponts se font entre la vie et les images, je trouve cela très beau.

Est-ce que cet exercice imposé vous a appris quelque chose sur votre travail ?

Je n'avais pas pensé avant que mes photos puissent être silencieuses, ou évoquer le silence, mais j'aime cette idée. Je préfère ça à de la photographie hurlante, bruyante. Cela correspond assez bien à ma recherche actuelle d'équilibre et de paix. Aussi, l'atmosphère silencieuse vient probablement du fait que je photographie principalement la nature et aussi la solitude.

*« Chercher un langage
pour exprimer l'ineffable. »*

Les photos de la série « Petites Fictions » (dont on est issue la couverture de ce numéro) semblent davantage mises en scène, raconter un silence ou un abandon, des visages de femmes ou d'enfants qui interrogent et incitent à « se raconter des histoires ». Quel est le contexte de cette série, qu'avez-vous cherché à saisir ?

Il y a dans ce groupe de photos – qui est organisé ainsi uniquement pour mon site Internet, cette série n'existe pas vraiment – l'essence de mon travail, ma recherche la plus intime et mon désir premier de photo... Des images qui peuvent exister sans explication et sans appartenir à une série, et qui, j'espère, « interrogent » comme vous dites, de petites ambiances étranges, souvent au sujet simple. Il n'y a pas nécessairement de mises en scène, il y a beaucoup de moments ordinaires saisis en passant, chaque photo a son contexte particulier qui, pour être honnête, n'a souvent aucun intérêt manifeste.

Une femme qui a pleuré et dont le maquillage coule, une autre endormie, un homme derrière une vitre, un voile qui sépare du reste du monde, des vaches étendues, le corps gros, photographiez-vous le désarroi et la fragilité des moments ? La fin d'un monde ?

J'aime quand il émane d'une photo un trouble, une fragilité, oui, mais ce n'est pas une intention d'exprimer quelque chose de précis, surtout pas. Si je souhaitais exprimer une émotion précise, j'échouerais à tous les coups !

Il y a peu de traces écrites de vous sur votre travail. Est-ce parce que les mots ne reflètent que l'extérieur de la photo ? Parce que votre travail est justement là où les mots ne sont pas ?

Oui, je n'ai jamais trouvé la bonne façon d'écrire dessus, mais je crois que ça ne m'intéresse pas non plus. À l'oral, c'est plus facile parce que les mots s'envolent, et on peut partir dans toutes les directions ou même parler longtemps de ses doutes, qui sont omniprésents. Cela m'embarrasse

de décrypter ma pratique puisque j'aime ne pas tout contrôler ni tout comprendre. C'est comme les gens qui voient flou et qui racontent qu'ils trouvent les choses belles comme ça. Se jeter dans l'expression artistique est pour moi une soupape pour aller plus loin que ce qui nous est donné à voir, le trop-plein d'émotions devant les choses, chercher un langage pour exprimer l'ineffable.

Considérez-vous que toute photographie est un autoportrait ?

Dans chaque photo, il y a parfois du fantasme, parfois des hommages, des questions, des rêves... il y a évidemment de qui l'on est ou qui l'on veut être.

les heures claires

Sébastien Berlendis

Du vallon de Maupertuis jusqu'aux ruines de la forteresse, nous avons parcouru tous les sommets de l'île du Levant, escaladé les corniches de Pin Pignon, où tout n'était que courbes et montées, risque d'écroulement lorsque nous approchions le littoral. Nous avons musardé sur le sable rare de la plage des Grottes, dans la calanque des Moines et dans celle des Pierres Blanches. En chemin, sur le sentier côtier, Louise avait décelé Les Heures Claires, un hôtel qui paraissait délaissé. Posé sur la plus haute colline de l'île, il était bien vivant, plus secret que les hôtels du centre et parfait pour les deux prochaines nuits. Je me rappelle la dernière côte, la bien nommée montée du val des Nymphes, l'enchevêtrement des cabanons mangés par une végétation luxuriante, nos rêveries soudaines que le paysage éveillait. Par ma question, je les avais interrompues. *Pourrions-nous vivre là ?* Et l'idée avait désarçonné Louise.

Pendant deux jours, nous avons privilégié les espaces silencieux du rivage, le jardin des Arbousiers, les calanques difficiles d'accès, la terrasse et la chambre des Heures Claires, nous imaginions sans regret l'effervescence et la jeunesse autour de la place Durville, la discothèque, les nuits libertines de La Brise Marine, l'élection de la plus belle Levantine. Je me souviens des invitations adressées à Louise sur la plage des Grottes. Elle répondait, sans agressivité ni sourire, aux garçons insistants, je restais à distance, et nous partions nager au large. L'hôtel Les Heures Claires portait bien son nom ; le matin toutes les couleurs de la chambre se noyaient dans des teintes beige-rose, elles étaient assorties aux vêtements de Louise – je pense en particulier à une chemise en soie, large, à peine boutonnée, qui laissait apparaître une poitrine menue et libre. Il n'y avait ni contraste ni dégradé – peut-être néanmoins un bouquet mauve d'hortensias – juste une pulsation de lumière, un flou, le parfum de la citronnelle et des effluves salins, des boiseries pâlies par l'air marin, des grains de sable sous les draps d'où émergeait le corps long de Louise. Stores relevés, les rayons du soleil aveuglaient, nous ne

cherchions pas à les éviter, la matinée s'étirait au ralenti, et, dans cette clarté partagée, l'amour épousait le même rythme.

Rien n'est plus inhabitable qu'un lieu où on a été heureux. Cette phrase que je conteste tourne dans ma tête au moment de franchir seul, un jour de novembre, la porte des Heures Claires. L'impatience me gagne, celle d'ouvrir les volets du matin et d'admirer, derrière les balancements des branches de pins, le bleu infini de la mer. *Il n'y a rien qui nous sépare de l'Afrique*, avait dit Louise un soir à la pointe du cap d'Arme. En cette fin de jour, c'est une autre hâte qui me prend, et je me positionne sur le toit-terrasse. Il ne reste que trente minutes de lumière, juste le temps de filmer la découpe du sémaphore, les premiers va-et-vient de lumière au-dessus de la cime des pins. Puis je pose ma caméra et le Rolleiflex plonge vers la mer noire et les fracas blancs sur le rocher de la Croix, le rocher aimé. À cette hauteur, et de façon étrange, je n'entends rien, ni heurts ni roulements, à peine une rumeur qui monte, incertaine. Ma mémoire peut alors s'épancher à nouveau. Lorsque la mer était calme et basse, une digue permettait de gagner la base du rocher et, l'été, quelques dalles horizontales faisaient office de solarium. Un escalier fixé dans la roche permettait de remonter avec facilité, nous aimions multiplier, souvent dévêtus, les petits plongeurs et les nages. Bloc schisteux, d'un noir intense et découpé par les flots, le rocher de la Croix semblait en équilibre instable et j'escaladais ses flancs, je cherchais les surfaces planes, à différentes hauteurs pour prendre appui et m'élaner, de dos, presque à l'aveugle.

Quel appel s'empare de moi lorsque je prends la décision, à la nuit tombée, de gagner le pied du rocher ? Une échelle qui devient corde facilite toujours la descente. Accroupi, je mouille ma nuque, asperge mon corps, la digue est sous les flots, la froideur de l'eau n'effraie pas ma frilosité habituelle. Au ras de la mer, je ne perçois que les lignes déchirées du récif, chaos de roches, noires d'un côté, argentées de l'autre. L'escalade de la paroi s'avère difficile, son humidité propice à la chute, je dois me caler dans une faille étroite et progresser jusqu'à une plaque, un promontoire. La hauteur, les rafales de vent emplissent la tête, et le corps tout entier vibre et tremble, un temps je recule l'approche. Il n'y pas d'affolement pourtant, et l'hésitation ne contrarie pas la tentation trop grande du plongeur. Je ferme les yeux, je m'efforce de faire silence, et je revois en contrebas Louise. Louise, qui articule et lance des mots inaudibles, Louise, dont les gestes semblent dire *ralentis, ralentis*.

La lumière baisse, je n'ai pas d'autre choix que de regarder la surface de l'eau, afin d'éviter les creux et les écueils. Les tourbillons au pied du rocher de la Croix cessent en même temps que la peur et les tremblements, je bloque le souffle, prends dans mes mains quelques mousses, quelques algues, je les approche de mon visage, enfin j'appuie fort sur le point d'appel, les mains et les muscles se tendent au vide, je cogne la mer avec les poings et sans bruit.

SÉBASTIEN BERLENDIS

« J'ai espoir que mes textes produisent des images, et que mes images ouvrent sur un récit possible. »

Propos recueillis par Sandra Leroy

Sébastien Berlendis est photographe, cinéaste et romancier. Chacun de ses romans est un parcours, un voyage entre le passé et le présent, et s'inscrit dans des lieux emblématiques qui occupent une place essentielle. L'image et le texte entrent en résonance et créent une œuvre singulière qui développe une esthétique du fragment pour transcrire les méandres de la mémoire.

Tout comme notre revue, votre œuvre mêle l'image et la littérature. Quels liens la photographie, les films et l'écriture entretiennent-ils pour vous, et comment leurs spécificités nourrissent-elles votre œuvre ?

Je suis venu à l'écriture par l'image. L'image photographique d'abord. Avant l'écriture, il y a eu la photographie, que j'ai pratiquée de façon semi-professionnelle, pourrait-on dire, au sens où j'ai beaucoup exposé mon travail avant 2012, avant que l'écriture ne prenne toute la place ou presque. Je me souviens de l'été 2010, lorsque je découvrais, dans le bureau de mon père, un lot de lettres et de cartes postales écrites en italien – mes origines sont italiennes. Cet ensemble dessinait un parcours géographique dans le Nord lombard, du côté de Bergame et d'un petit village de montagne, Bracca, au-dessus de San Pellegrino Terme, d'où sont originaires mes ancêtres italiens. Un travail photographique m'avait été commandé pour une biennale de la photographie, et je n'avais pas de série prête. J'ai alors décidé de partir en Italie, sur les traces de ma famille, avec mes nombreux appareils, dans l'espoir de construire une série. Pour la première fois, j'ai

tenu un journal de voyage, un journal d'été – et cette pratique est devenue coutumière à présent –, j'ai écrit chaque jour, de manière assez factuelle, les routes, les espaces, les bois, les hôtels, les chambres traversés. À la fin de l'été, la série photographique était constituée; j'ai rouvert le journal et, à sa lecture, il m'a paru évident d'imaginer un roman possible. Voilà comment s'est faite mon entrée dans l'écriture.

Quant au cinéma, il domine toutes les formes artistiques, oui, je le place tout en haut. Je l'ai un peu étudié, à la fin de mes études de philosophie, à l'occasion d'un double master, et je me souviens que, à vingt ans, je rêvais d'être cinéaste. Je n'ai pas osé me lancer tout de suite. La photographie a, dans un premier temps, remplacé le cinéma, et dès le départ j'ai eu le désir de construire mes séries photographiques comme de courts films.

L'image est première également dans la construction formelle des textes. Ces derniers sont fragmentés et, selon les livres, les fragments sont plus ou moins longs. Et de manière générale, je construis mes textes comme si je montais un film ou pensais une exposition photographique – chaque fragment est alors comme un plan de cinéma ou un flash photographique, et je les assemble entre eux.

Votre travail photographique et votre écriture romanesque restent pourtant bien séparés. Vous n'illustrez pas vos romans de vos photographies. Pour quelle raison ?

C'est une question que l'on me pose souvent. On me demande fréquemment, par exemple : à quand un livre qui mêlerait texte et images ? Pour le moment les deux pratiques restent séparées. J'ai pourtant un grand désir de faire un livre de photographie, c'est même mon rêve numéro un ! Et pour le moment je l'imagine sans texte. De même, je n'envisage pas encore de mêler mes images à mes textes. J'ai sans doute un peu peur que les images viennent seulement illustrer le texte et inversement.

Dans votre dernier roman, *Lungomare*, les personnages regardent et sont regardés, ils entraînent le lecteur dans une entreprise initiatique où la photographie semble être le moteur même de la création littéraire. Diriez-vous que vous êtes un écrivain de l'image ?

On qualifie souvent mon écriture de photographique, et mes images ont un côté romanesque, dans la mesure où elles demeurent assez suspensives – une large place est accordée au hors-champ. Et cela me ravit lorsque je lis

cela, car j'ai espoir que mes textes produisent des images, et que mes images ouvrent sur un récit possible.

Du reste, et votre revue en est la preuve, j'ai grand plaisir à écrire autour d'une image, comme si, encore une fois, le texte proposé pouvait constituer le hors-champ de l'image ou les « circonstances » de sa prise de vue, pour reprendre une idée défendue par Denis Roche. En tout cas, c'est ce que je me suis efforcé de faire avec le court texte *Les Heures claires* – et avec le texte pour le numéro précédent, *Les Belles Petites Eaux*. Non pas écrire sur la photographie qui ouvre le texte, mais autour d'elle. Écrire ce qui a précédé la prise de vue.

Enfin, dans tous mes textes, le narrateur a un « statut » un peu inconnu, mais il trimbale toujours avec lui ses nombreux appareils et caméras, il enregistre ce qu'il voit, s'arrête, comme dans *Lungomare*, lorsqu'un visage le saisit. J'écris sans doute en épousant le point de vue de ce narrateur photographe et cinéaste.

Votre écriture, resserrée, fragmentaire, donne à voir des séries de tableaux qui, juxtaposés les uns aux autres, tissent une trame narrative complexe, comme on peut le lire par exemple dans votre roman *Une dernière fois la nuit*, où chaque page représente, même visuellement, une sorte de tout. Pourriez-vous nous éclairer sur cette écriture fragmentaire ?

J'aime beaucoup l'idée que chaque page – c'est effectivement le cas dans *Une dernière fois la nuit* – puisse constituer une sorte de tout, et je vous remercie d'avoir souligné cela. Je pourrais même ajouter que chaque fragment est comme un tout, et c'est ce qui en fait sa force. Dans certains de mes livres, chaque fragment est comme une mini nouvelle paradoxalement ouverte, ouverte sur le fragment qui suit. Et je fais en sorte qu'il y ait entre eux des échos.

Vous êtes en ce moment en résidence au Cambodge. Pouvez-vous nous faire part de votre expérience singulière avec les lieux dans lesquels vous écrivez dans ce pays ?

De façon générale, j'aime revenir à mes paysages et, par ce mouvement, je ne cherche pas à m'assurer de leurs contours. Au contraire, j'espère qu'en eux quelque chose se dérobe, je souhaite un nouvel éclat, et, du reste, ils ne manquent jamais de s'élargir.

Je n'étais jamais venu au Cambodge auparavant, mais j'avais en tête des

images, des images d'un film cambodgien en particulier, *Diamond Island*, réalisé en 2016 par Davy Chou. Diamond Island est le nom d'une île à la périphérie de Phnom Penh, une île bordée par le fleuve Tonlé Sap, une île investie par les promoteurs immobiliers, qui souhaitent en faire un lieu de résidence un peu luxueux. Davy Chou filme cet espace et la jeunesse qui la peuple, la nuit surtout, à l'occasion de longues dérives amicales et amoureuses, en scooter. Et la manière qu'il a de filmer cette dérive nocturne et silencieuse – alors que l'effervescence est ce qui caractérise plutôt Phnom Penh – dans des espaces vastes, déserts, en construction, a eu une influence décisive dans mon désir d'imaginer un texte autour de Phnom Penh.

Vos personnages expérimentent la permanence de l'espace face à la fugacité du temps, ils reviennent sans cesse sur les traces de leur passé. Les temporalités se croisent dans vos romans, qui font du souvenir et du retour vers l'enfance ou l'adolescence un élément central. Ce va-et-vient entre le passé et le présent est-il un principe créatif pour vous ?

La permanence de l'espace face à la fugacité du temps, c'est très joliment dit, et c'est juste. À ce détail près que les espaces que mes livres et mes images investissent sont souvent des espaces en déshérence, à l'abandon, au bord de la ruine, par conséquent soumis eux aussi à l'impermanence des choses. Et cet abandon me serre souvent le cœur, voilà pourquoi je m'arrête pour les photographier, les filmer, les écrire ensuite, sans doute banalement pour les sauver de l'oubli.

Le motif de l'adolescence est en effet un motif récurrent dans mes livres. Je me souviens avoir écrit dans *Lungomare* : « À quelle mémoire demeurons-nous fidèles ? » Et j'ai volontairement laissé la question en suspens. Je peux y répondre, maintenant.

Je demeure fidèle au temps de l'adolescence, non par nostalgie, mais presque philosophiquement, en tout cas existentiellement. C'est un âge qui m'émeut beaucoup, la fin de l'adolescence en particulier, l'âge des premières fois, bien sûr, des premiers bouillonnements, emportements, émois. Et c'est un temps très court qui a l'intensité de sa brièveté. Et c'est à cela que je demeure fidèle, c'est cela que j'essaie de retranscrire dans mes textes. De plus, j'ai tendance à associer l'adolescence à l'été, à la mélancolie de l'été.

La fin de l'été représente chaque année, pour moi, la fin de l'adolescence. Il me semble en effet que c'est la saison la plus mélancolique justement par

son intensité, sa « solarité » – en ce qui me concerne en tout cas, car j'ai passé mes étés au bord de la Méditerranée – et sa brièveté. Et cette « solarité » enveloppée par l'ombre de la mélancolie se retrouve dans tous mes textes.

L'entremêlement des temps que vous soulignez, une nouvelle fois justement, est un principe créatif, oui, absolument.

D'ailleurs, vous utilisez de manière insistante le présent. Est-ce une façon pour vous de gommer les espaces temporels ?

Oui, j'aime l'idée de gommer les espaces temporels. Dans mes textes, dans mes films aussi réalisés en pellicule, il n'y a pas grand-chose qui permet de situer le temps dans lequel la narration se déploie, ainsi je peux perdre, mais en douceur, celles et ceux qui me lisent.

L'autre motif récurrent dans mes livres est celui de la mémoire. Chaque texte est l'histoire d'un homme qui revient dans un espace aimé et se souvient. Et nous savons très bien que nous ne nous souvenons pas de manière ordonnée. Mes textes ont alors cette forme fragmentaire et non linéaire, car j'essaie de rendre compte de ce désordre de la mémoire. Ils sont tous écrits au présent, c'est vrai.

Même lorsque je convoque un souvenir qui appartient à un temps lointain, un temps parfois où je n'existais pas, je le convoque au présent, ou depuis le temps présent, comme si ce temps-là n'était pas achevé, comme s'il pouvait avoir une forme d'éternité. Et je crois que le présent est le temps de l'éternité.

Notre numéro 10 donne à voir le silence et le laisse parler. Pourriez-vous consacrer un roman au silence ?

C'est une très belle question. Et j'ai l'impression que mes livres, même si certains sont plus peuplés que d'autres, sont assez silencieux, en tout cas largement contemplatifs. Et ce silence et cette part contemplative m'importent, car il s'agit de ne pas tout dire, de laisser le lecteur et la lectrice respirer, entrer dans les images, espérer qu'elles résonnent en chacun-e. Cette volonté de ne pas saturer chacun-e d'informations est, je crois, une forme de politesse, ou d'élégance, si j'ose dire. Pour finir, j'aimerais reprendre les termes de Jean-Christophe Bailly lorsqu'il décrit, dans *Le Dépaysement. Voyages en France*, les jardins ouvriers au-dessus de Saint-Étienne. Mes images et mes textes peuvent être vus comme « des petites surfaces, qui sont des surfaces de repos, des sortes de parenthèses, [...] des tentatives ou des paliers contemplatifs ».



Je veux le silence

Dehors, le bruit
Morgane Raharina

La journée

Nolwenn Letanoux

Elle se réveille avant son réveil, à 7 heures. Elle l'éteint avant qu'il ne sonne. Elle prend son médicament et se recouche. Elle reste quelques minutes à écouter les bruits de la cour. Les oiseaux qui piaillent. Les pigeons qui roucoulent. Ils s'envolent de son rebord de fenêtre. Elle pense à sa journée. Elle laisse les angoisses monter, elle sent son ventre se nouer. Elle travaille à laisser les angoisses retomber. Elle n'y arrive pas. Elle pense à sa liste : regarder ses comptes, faire le virement pour le loyer, prendre le rendez-vous pour la mammographie, faire un virement pour payer la mammographie, prendre un rendez-vous chez la gynéco, faire un virement pour payer la gynéco, le ménage, la lessive, aller à la poste, le loto. Elle n'a pas regardé les résultats d'hier. Elle se lève. Elle ouvre grand sa fenêtre pour aérer. La cour est très calme. Elle va dans la salle de bains. Elle regarde son visage et étudie ses rides. Elle observe si sa crème de nuit effet liftant porte ses fruits. Ça ne fait que dix jours. Elle trouve qu'il y a déjà des résultats. Elle met son café à chauffer. Elle fait son lit. Elle n'écoute pas de musique. Les pigeons reviennent. Son café est fait. Elle pèle un kiwi. Elle sort un yaourt du frigo, il est trop froid. Elle commence par manger le kiwi debout. Elle sort l'ordinateur de sous son lit. Elle le pose sur la table. Elle met un set pour ne pas salir le bois et que les miettes ne tombent pas partout. Elle amène son yaourt et son pain complet dans une assiette. Les pigeons s'envolent. Elle se sert un grand café, toujours dans la même tasse. Elle mange son yaourt et son pain en regardant les gros titres du journal sur son ordinateur. Elle soupire à chaque nouvelle. Elles sont mauvaises. Elle lit rapidement. Elle n'est pas abonnée, elle n'a pas les articles en entier. Les débuts lui suffisent. Ça ne va ni au national ni à l'international. Elle regarde les vidéos des comptes auxquels elle est abonnée. Elle repense au loto. Avant de regarder les résultats, elle croit qu'elle est millionnaire. Elle regarde les résultats et compare avec son ticket. Elle a toujours au moins un bon numéro. Mais avec un bon numéro, on ne gagne rien. Une fois, elle a eu trois bons numéros, elle n'a gagné que trente-cinq

euros. Elle n'a qu'un bon numéro. Elle n'est jamais loin de trouver la formule gagnante, elle sent que ça pourrait lui arriver. Quand ça arrivera, ça changera beaucoup de choses. Mais ça n'arrive pas. Elle regarde une vidéo sur son signe astrologique. C'est magique, ce qui arrive. Elle débarrasse l'assiette, la tasse, les miettes, le set, la cour est calme. Les pigeons s'installent sur son rebord de fenêtre. Elle prend sa douche. Elle s'habille. Elle ne s'habille pas en fonction de sa journée. Elle télétravaille en pensant à d'autres emplois qu'elle pourrait faire. Elle voudrait exceller dans quelque chose. Elle voudrait faire quelque chose d'utile. Elle regarde son compte personnel de formation pour voir ce qui lui est accessible. Elle ne comprend rien. Elle ne trouve rien. C'est trop compliqué. Elle a envie de pop-corn, elle a envie d'être dans une salle de cinéma. Elle voudrait laisser la vie lui dicter sa vie. Elle envoie des e-mails, personne ne lui répond. Elle met des chiffres dans des cases. Ses tableaux font leurs propres chiffres et leurs propres cases. Elle regarde sa liste de choses à faire. Tout lui semble insurmontable. Regarder ses comptes, faire des virements, prendre les rendez-vous, le ménage, la lessive, c'est trop. Elle se dit qu'elle peut aller à la poste. Le reste n'est pas si urgent, ça pourra attendre demain, demain c'est vendredi, ce n'est pas encore le week-end, elle peut faire plein de choses demain. Elle se sent mieux maintenant qu'elle n'a plus toutes ces choses à faire. Elle reçoit des e-mails sans intérêt. Elle pourrait quitter son bureau maintenant, personne ne s'en apercevrait. Elle quitte son bureau maintenant. Elle éteint la multiprise et sort de son appartement. Elle ferme à clé. Une fois les trois étages descendus, elle s'aperçoit qu'elle a oublié l'enveloppe à poster. Elle ne veut pas remonter les trois étages. Elle met ses écouteurs. Elle met sa playlist détente. Elle ira à la poste dans l'après-midi. La dernière levée est à 16 heures. Elle décide de faire le tour du parc. On lui demande de l'argent, elle fait non de la tête. Les gens courent autour d'elle. Ils discutent deux par deux en la doublant. Les chiens reniflent les chiens. Elle aurait pu remonter prendre cette lettre. Faire au moins ça. Mais elle ne l'a pas fait. On lui demande de l'argent, elle fait non. Les gens parlent derrière elle. Elle s'arrête pour les laisser passer. Elle pense à ses tableaux et aux chiffres dans les tableaux. Ce serait bien qu'elle trouve un autre emploi. Elle pense à ce qu'elle va manger à midi. Des gens mangent sur les bancs dans le parc. Des sandwiches qui sentent fort. Ils parlent en mangeant, ils parlent dans leurs écouteurs à d'autres gens. Elle regarde son téléphone et fait défiler les contacts. Elle n'a pas envie de parler. Elle pense à partir. Elle pense à souffrir des vacances alors que d'autres n'ont pas à manger. Elle sort son porte-

monnaie. Elle prend des petites pièces et les met dans sa poche. Si quelqu'un lui redemande de l'argent, quelqu'un qui n'est pas ivre et qui n'a pas les dents noires de crack, elle donnera. Son tour de parc est presque fini. Elle regardera le nombre de pas qu'elle a fait et, avec la promenade de l'après-midi pour aller à la poste, ça fera sans doute les dix mille obligatoires. Recommandés. Préconisés. Elle a trop chaud avec son écharpe. Elle n'a pas vu ces trois premiers mois passer. Elle n'a rien fait d'extraordinaire durant ces trois premiers mois. Elle s'arrête au supermarché pour s'acheter quelque chose à manger. Elle a de la salade, mais elle veut quelque chose de plus consistant. Elle remet sa playlist au début. Des gens se disputent dans les rayons. Elle prend du riz tout prêt. Elle ne veut pas faire la cuisine. Elle a perdu trop de temps à marcher, elle doit raccourcir sa pause déjeuner. Elle prend du saumon à prix réduit. Et un cookie sous plastique. Elle prend une grande bouteille d'eau. Elle va aux caisses automatiques. Il n'y a pas de caissière. Elle passe ses quatre articles. Ça tient dans ses mains. Elle rentre chez elle. Personne ne lui demande de l'argent. Il y a un monsieur à genoux sur un carton, tête baissée, les mains en l'air en prière. Elle a les mains pleines. Elle ne sait pas si cet homme va bien. Elle ne sait pas si elle a du mépris ou de la pitié ou de l'indifférence ou de l'impuissance ou de la souffrance ou de la compassion. Mais le temps qu'elle réfléchisse à tout ça, elle est arrivée devant chez elle. Elle se trouve minable de penser comme elle pense. Elle regarde si elle a du courrier, elle n'a pas de courrier. Elle monte ses trois étages. Elle ouvre la porte de son appartement. Elle referme. Elle enlève son manteau. Elle rallume la multiprise. Elle regarde ses e-mails. Elle fait la vaisselle. Son téléphone sonne. Elle regarde le numéro, c'est un spam téléphonique. Elle laisse sonner dans le vide. Elle tente d'appeler un collègue de travail. Il est en vacances ou en déplacement. Il ne répond pas. Elle ne laisse pas de message. Elle voudrait appeler une amie, mais elle n'a pas le courage de parler. Elle voudrait se plaindre. Mais se plaindre à qui. Se plaindre de quoi. Elle mange son riz et son saumon. Elle regarde un épisode de série en mangeant. Elle prépare un café. Elle boit son café. Elle décide de terminer plus tôt. Elle téléphonera à quelqu'un en fin de journée. Elle prendra le temps de penser à sa reconversion, à son déménagement, à ses passions qu'elle n'assouvit pas, au site de rencontres sur lequel elle va bientôt s'inscrire. Elle mange une partie de son cookie et décide de garder le reste pour son goûter. Elle reçoit un e-mail avec une urgence à faire. Elle finit son cookie. Elle traite en urgence l'e-mail en ne comprenant pas l'urgence. L'urgence, c'est que la personne qui

devait s'en occuper ne s'en est pas occupée, et c'est à elle, maintenant, de faire ça en trois heures. Elle le fait en cinq, parce qu'il y a beaucoup de tableaux, avec beaucoup de lignes et de colonnes, beaucoup de cases qui ne se remplissent pas toutes seules. Elle refait un café et mange une banane. Elle a mal au dos sur sa chaise. Elle reçoit un nouvel e-mail qui dit que finalement elle a encore jusqu'à demain. Elle n'est pas sûre qu'on reçoive ses e-mails, personne ne lui répond. Elle regarde l'heure. Il est 19 heures. C'est trop tard pour la poste. Elle regarde sa liste de choses à faire. Elle envoie un dernier e-mail. Elle croit que c'est le dernier e-mail, mais ce n'est pas le dernier. Elle reçoit un coup de fil, un spam téléphonique. Un autre coup de fil juste après, ça l'agace. Ce n'est pas un spam, c'est Pauline. Elle n'a pas envie de répondre. Si elle répond, elle va rester longtemps au téléphone, elle n'a pas envie de rester longtemps au téléphone. Les sonneries finissent par s'arrêter. Elle envoie un texto à Pauline, elle n'a pas le temps, elle espère que tout va bien, elle rappellera demain. Pauline répond : « OK pas de souci. » Un nouvel e-mail encore. Elle rajoute à sa liste de choses à faire : appeler Pauline. Il est 20 heures. Elle décide d'arrêter de travailler. Elle veut sortir se dégourdir les jambes, mais elle est fatiguée et il pleut. Elle est fatiguée de faire toujours le même tour du même quartier. Il faudrait qu'elle change de quartier. Elle fait chauffer de l'eau pour les pâtes. Elle lave son assiette du midi et sa tasse de café. Elle mange des tomates cerises pendant que l'eau chauffe. Elle achète en deux clics un fond de teint et un livre sur la méditation qui a l'air super intéressant. Elle se dit que ça va l'aider. Elle veut changer des choses de sa vie. Elle ne peut pas continuer comme ça. La méditation, ça a l'air d'être bien. Elle fait défiler rapidement les nouveautés sur les réseaux sociaux, elle a la sensation de faire partie d'un autre monde, ça lui fait ça parfois. Elle arrête de regarder son téléphone. L'eau bout, elle y met les pâtes sans gluten. Elle n'en fait pas trop, parce que les pâtes sans gluten ne sont pas bonnes froides, comme pour faire une salade de pâtes, par exemple. Il faudrait les réchauffer de nouveau. Et, comme elle est en train de terminer sa sauce, il faudra qu'elle retourne au supermarché en racheter, si elle veut encore manger des pâtes demain. Et elle ne veut pas dépenser d'argent demain. Demain, à 10 heures, elle sortira et elle ira à la poste. En rentrant, elle prendra dix minutes pour regarder ses comptes et faire ses virements. Ça ne lui prendra que dix minutes. C'est une adulte, merde. Tous les autres y arrivent, aucune raison qu'elle n'y arrive pas. Elle s'engueule. Elle se motive. Son livre de méditation arrivera demain avant 18 heures. Comme ça, ce week-end, elle pourra

commencer. Pendant que les pâtes chauffent, elle regarde ses pigeons qui nettoient leurs plumes sur le rebord de sa fenêtre. C'est une vie simple. Un autre pigeon vient, mais les deux autres le chassent. Ne vient pas qui veut sur le rebord de sa fenêtre. Les pâtes sont cuites. Elle met trop de sauce. Elle aurait pu en mettre moins et ne pas mettre toutes les pâtes, ç'aurait pu lui faire son repas du lendemain. Elle mange trop. Elle aurait pu laisser les pâtes une minute de plus. Elle lave une pomme pour finir sur une touche sucrée, mais n'a vraiment plus faim, alors ne la mange pas. Elle fait chauffer de l'eau pour une infusion au thym. Elle fait défiler les titres de séries, de films, de documentaires. Elle a envie de ne rien regarder. Elle est fatiguée. Elle sait qu'elle ne se couchera pas tard. Ses yeux fatiguent à cause des écrans. Son eau est chaude. Elle se brûle avec la première gorgée de son infusion. Elle regarde son courrier à poster. Elle décide de revoir le début d'un film qu'elle avait bien aimé. Pour se détendre. Pour ne penser à rien. Un film qui n'est pas glauque. Elle voudrait rire. Elle sourit, mais elle ne rit pas. Elle s'allonge sur son lit avec son ordinateur. Ses yeux se ferment. Elle se relève. Elle va aux toilettes. Elle se brosse les dents. Elle met son bas de pyjama. Elle se lave le visage avec une crème lavante. Elle met sa crème de nuit. Elle enlève son soutien-gorge. Elle enlève les coussins de trop. Elle se met au milieu de son lit et éteint la lumière. Elle met son réveil. Elle regarde le film sans se souvenir de rien, alors qu'elle l'a vu il n'y a pas si longtemps. Ses yeux se ferment. Elle a une idée qui lui passe, une idée comme ça qui dit que bientôt sa vie changera. Elle gagnera au loto. Aujourd'hui, elle n'a fait que sept mille pas. Elle a mangé uniquement deux fruits, un kiwi et une banane. Elle n'a parlé à personne de la journée. Elle espère qu'elle n'a pas un cancer du sein. Elle espère que son bail sera renouvelé, parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle fera sinon. La boule qui s'est nouée dans son ventre ce matin est toujours nouée. Elle se dit que la méditation va lui faire du bien. Faudra qu'elle s'accroche, elle sait que ça n'est pas facile au début. Ce week-end, elle se reposera, elle fera des choses pour elle. Elle téléphonera à ses amis. Et si quelqu'un est disponible, ils iront boire un verre et parler du monde qui part en vrille. Il faudra qu'elle mange des légumes. Il faudra faire des courses. Elle s'endort à moitié devant son ordinateur. Elle met la vidéo sur pause. Elle ferme l'écran. Elle prend l'ordinateur et le glisse sous le lit. Elle se cale sur le côté droit. Elle ferme les yeux. Elle écoute les pigeons qui se grattent les ailes. La cour est calme. Des oiseaux piaillent. Elle s'endort.



Pasaron

Patrick Cockpit

Entre 1945 et 1970, le régime espagnol de Franco construit plus de trois cents villages pour y développer l'agriculture, désenclaver les provinces, accroître la prospérité. Aujourd'hui, ceux-ci sont des symboles. Si l'architecture est facile à repérer, les traces du franquisme sont plus subtiles. C'est à cette invisibilité que se consacre ce projet. Photographier les restes de ces villages, leur évolution, leurs fantômes. Leur silence, leur ressemblance, leur accumulation jusqu'au malaise.







Enfin, puis le vent

Frédéric Martin

Sur le parking immense, les flaques forment d'étranges étangs à la surface froissée et boueuse. Tout est défoncé par le stationnement des poids lourds. Le bitume adhère par endroits à une terre jaunâtre veinée de gris. Un peu à gauche, un monticule couvert d'herbes fanées, plus loin, des fourrés, des taillis d'arbustes, remparts d'épines où s'accrochent des lambeaux de sacs plastique aux couleurs passées, des morceaux plus vagues, indistincts, jetés là par le vent. Une canadienne noir et rouge, incongrue, pend à une branche basse. Sous le ciel gris, la route est sillonnée de camions qui foncent dans le demi-jour. Le flot incessant devient hypnotique. Par moments, une voiture se risque à doubler dans un éclat presque blanc. Je regarde ça sans rien voir : les phares allumés, la nuit qui vient, trois oiseaux noirs suspendus, l'eau qui brouille tout.

Je hurle ça : « Silence ! » Puis je dis à un d'entre eux : « Mais ta gueule, putain, ferme ta putain de gueule, tu vas te taire, merde, ta gueule ! » Je ne crie jamais d'habitude, ça ne sert à rien. Je ne sais pas vraiment faire, d'ailleurs. Ma voix part vite dans des aigus un peu ridicules qui me décrédibilisent. Je n'en peux plus. Marre, ras le bol, de cette classe, de ces élèves tous plus cons les uns que les autres, plus incultes, si fiers de leur bêtise, de cette ignorance crasse leur servant de sésame. C'est toujours le pire moment de la journée, cette heure entre chien et loup, en plein mois de décembre. Les gamins sont levés depuis dix, douze heures parfois, le repas de midi est bien loin. Ils se font chier sur des chaises trop dures à écouter des cours trop mous. Alors, oui, en général, je les comprends, je les excuse même. À leur âge, je crois que j'étais pareil ou à peu près. Je n'aimais pas l'école, ni les profs et leurs discours. Je ne comprenais pas ce que je faisais là, à quoi servaient ces heures, assis à écouter toutes ces choses qui ne m'intéressaient pas. On ne m'avait rien dit, pas expliqué. Même maintenant, je suis celui qui écoute, qui acquiesce, le compagnon idéal des déboires personnels. Un jour, mes parents ont décidé que je serais prof, parce que c'est un bon métier, en me précisant : « Tu sais écouter, tu apprends en écoutant, c'est une force ça, tu en as de la chance.

Alors, tu verras, tu verras plus tard quand tu seras devant une classe, ça va te servir, tu verras. Parce que les gamins il faut leur parler, mais il faut les écouter aussi, c'est toujours bien de les écouter, ils ont des choses à dire, beaucoup, et toi, tu sais écouter, tu sais vraiment, tu es attentif, toujours attentif, c'est une qualité rare dans ce monde, parce que les gens, en général, ils n'écoutent pas, non, ils entendent déjà à peine, alors tu parles, écouter. »

Pourtant, je n'en peux plus du chahut, des chaises raclant le sol sans cesse, des stylos tournicotant entre les doigts qui chutent neuf fois sur dix, des rires, des bavardages, des messes basses, du bruit, de ce bruit comme un murmure incessant. Celui qu'on écoute sur les marchés, dans les salons, partout où il y a une foule. Partout. Je n'en peux plus de leurs vanes permanentes, de leurs invectives aux mots durs, des insultes pour faire genre.

Je gueule. Je gueule, et ma voix ne dérape pas. Pas du tout. Les troisièmes se figent quelques secondes. Le silence parfait. Dehors, le vent et la nuit qui arrive, des humains aux vies imbéciles. Dans la salle, il n'y a plus rien, plus personne, juste eux, moi et le silence.

Je n'ai jamais connu ça. Jamais. Nulle part.

Puis, l'un d'eux éclate de rire. Un rire franc, massif, un rire plein de gars de la campagne habitué à rire de ce rire franc, massif.

Il dit : « T'as craqué le prof, t'as craqué, faut pas dire de gros mots comme ça, le prof. Moi, ma mère, elle m'a dit de pas dire ta gueule, putain bordel de merde. » Il énonce ça avec un sourire stupide, un air de fierté imbécile. Les autres reprennent ses mots, un par un. Scandant de plus en plus fort cette rengaine : « Le prof il a dit ta gueule, on dit pas ta gueule. » Je reste là, décontenancé, perdu. Ça, je ne peux pas l'écouter, je ne peux pas. J'essaie de leur dire de se taire, de dire « maintenant on reprend le cours, allez, on revient page vingt-sept ». Je tente de faire un sourire vague, comme une forme d'excuse à ces phrases qui m'ont dépassé, que je croyais impossibles. Mais rien ne se passe. Rien. Ils continuent leurs chants grotesques et moqueurs, braillant « ta gueule, le prof il a dit ta gueule ». Ça monte crescendo, peu à peu, ça devient comme une foule en colère. Certains tapent du pied, d'autres sur la table avec leurs règles.

Le silence est devenu un ouragan.

Alors, je prends mon caban noir. Oubliant mon écharpe, mon bonnet, ma sacoche en cuir, mes cours, mes lunettes, je m'enfuis. Dans les longs couloirs de la cité scolaire, je marche de plus en plus vite, presque courant. La clameur des mêmes s'entend des autres salles, déjà des portes s'ouvrent; des collègues

vont sortir, dire « mais c'est quoi ce bazar, c'est quoi ce cirque. Ah, c'est encore dans la salle de Fazin, toujours lui. » Et il en viendra un, sûrement Durieux, le prof de maths, un qui rétablira l'ordre dans ma salle. Lui, il sait gueuler, il sait ne pas écouter, se faire respecter. Moi, jamais. Je suis celui qui écoute.

À la pause, il y aura ses mots un peu moqueurs à subir. Parce que je ne pourrai pas me défendre, puisque je n'aurai pas d'excuse. Il m'expliquera comment lui, il s'y prend, parce que lui, il sait. « Tu vois mon gars, c'est pas compliqué, les gamins faut les mater, c'est pas dur bon sang. Tu fais peur au chef, de toute façon, à cet âge, ça a pas de couilles », il dira de sa grosse voix contente d'elle, prenant à témoin la collègue d'allemand, le principal adjoint, sûr de sa force, convaincu de ses mots. Et je devrai juste me taire, me taire.

Je cours. Dehors, sur le parking, ma voiture luit vaguement dans la pénombre. Je ne veux plus entendre qui que ce soit, plus personne.

Je pleure.

Un immense parking, plus loin, ailleurs, je ne sais pas vraiment où. J'ai roulé dans le brouillard de mes larmes, dans la fureur de mes pensées. Absent. Perdu. La nuit vient de tomber. À la radio, Renaud chante *Fatigué*. Moi aussi, je le suis, je marmonne, mains crispées sur le volant. Comme lui, « je voudrais le silence, enfin, puis le vent ». Mais personne n'est là pour m'entendre, personne. Il pleut un peu, je coupe la radio. Je ne veux plus rien entendre. Je ne veux pas rentrer chez moi. Je ne veux pas écouter ma compagne qui racontera ses cours, comment ses élèves sont formidables, tout en passant des heures à tricoter des écharpes et des gants, je ne veux pas de la télé en fond sonore avec une émission stupide qui m'apprend à être heureux, je ne veux pas du lave-vaisselle qui ronronne dans mes insomnies, je ne veux pas du combiné et de la voix geignarde de ma mère me demandant sans cesse quand je viens la voir, pourquoi je ne suis jamais là, je ne veux pas des klaxons de la ville, des barbecues avinés des voisins qui font la fête ni de leurs soupirs vagues quand ils baisent. Je ne veux pas des vélos de leurs mômes cognant le portail du jardin. Je ne veux plus des avions, des chiens aboyant en pleine nuit, des trains et de la rumeur sourde du monde.

Je veux le silence, enfin, puis le vent.

Dehors, le parking est noyé dans la pluie, dans la nuit. Dans l'habitacle, il fait chaud, les bruits extérieurs sont loin, assourdis; le flot des camions se tarit peu à peu.

Je saisis un crayon à papier à la pointe effilée, me demande quelle est la résistance d'un tympan.

Plus de mots

Martin Morend

Soudainement—
Tout fut dit
Tout.
Tous se turent
Un point, c'est tout.
Le désintérêt fut brutal:
Il restait bien quelques combinaisons à faire
Oui, mais pourquoi?
Il restait bien quelques poèmes à déclamer
Mais à quoi bon?
On fut gêné
D'avoir parlé si longtemps.
Gêné, aussi
D'avoir tout couché sur papier.
Quel temps cela prit
De tout barrer
De tout rayer!
Ce n'est qu'après coup
Qu'on se dit
Qu'un bûcher aurait été plus simple.
On ne laissa surnager aucune graphie
Ni « Dieu »;

Ni « Je »;
Ni « Monde ».
Rien.
Avec la crasse des syllabes,
On fut impitoyable
Comme si on avait besoin à nouveau
D'une grande innocence.
C'est vrai
Maintenant,
On entend mieux le feu
Ainsi que les mésanges.
Non, je ne dirais pas
« Le langage des choses »
Franchement,
Le lys ne me communique
Rien de nouveau
Un brame ne me dit rien sur l'Être.
Ni les feuilles sur l'Un.
Ça fait juste un gros bruit blanc
Qui n'ouvre aucune
Porte de la Perception.

La neige finira par tout recouvrir

Margaux Lallemand

Elle a dit
il y a des choses qu'on
ne peut réparer irrémédiables
il y a des choses cassées la table
la chaise vont mourir après toi
il ne faut pas
chercher toujours à réparer
il y a des choses bonnes des choses humbles
les choses dignes finissent toujours par
s'effacer dans l'ombre
on dirait
qu'elles s'oublent
elle a sorti une cigarette blonde
des choses si petites si fines comme
les doigts d'un enfant
il avait mis ses doigts sur ma bouche
à ce moment-là j'ai commencé à gueuler
elle a dit
un bâtard avait mordu alors
ils l'ont fait piquer tu vois les choses
meurent de leur nature profonde
il ne faut pas s'excuser ni comprendre
la morale et la nature humaine
ont été inventées par ceux qui la trompent
et mentent
et si toi tu t'avisais de mordre alors
on t'emmènerait à l'asile on te traînerait
de force on te traiterai comme ce chien
qu'ils ont fini par faire piquer

et la nature humaine non
la nature humaine n'a rien à voir avec cela
il ne faut pas chercher à expliquer
porte immobile sur ses gonds
la neige avait bloqué le sas
de l'entrée la neige avait
trompé nos pas
elle voulait prendre l'air
il ne faut pas chercher non
crois-tu qu'il se souvienne
de l'ombre de ses doigts
projetée sur ton ombre
de l'ombre de la nuit dans
laquelle il t'a plongée sois gentille
veux-tu sois sage tu dois
dans la chambre où l'âtre
n'éclairait plus la voûte
cherchant les allumettes cherchant nos ombres
je n'ai pas vu le feu s'éteindre
je n'ai pas vu
l'odeur du feu dans l'âtre
la neige elle
n'a pas d'odeur en pensée
j'ai longé le chemin
long de la route qui menait
jusqu'à l'exquise neige avait
avalé l'herbe tendre
en touffes émues prenaient l'ombre
brisures de branches les corbeaux
sur neige blanche sautillent
prestement
en pensée sautillent
joyeusement
long du chemin ne voulait pas
finir la nuit est longue et tendre
comme les os brisés d'un oisillon
la nuit j'ai retrouvé le cou tordu

un peu de sang coulait sur l'herbe
brillante constellée de soleils ou
d'éclats la neige en pensée aurait
fini par tout recouvrir
et le petit cadavre j'aurais pris
entre mes mains la légère masse morte
entre mes doigts rougis le cou brisé et tendre
la nuque pendant vers le chemin
tout menace de choir le sang
constellait la neige ou le chemin
je ne voulais pas le laisser là
pardon je ne voulais pas
le laisser mais où
ranger la mort de l'oisillon
une vieille boîte à chaussures quelques
poignées de cendre pour recouvrir
la masse morte la neige
aurait recouvert le corps léger et lourd
la masse le cou difforme et mon visage
plus grand que soi un deuil
plus grand que soi
un deuil
quand la neige cesse de fondre
un deuil
et mon visage
la neige aurait recouvert tout cela

Casse-chaîne

Emna Zina Thabet

Une grande étendue noir-gris. Boursouflée. Comme une bâche gonflée par le sirocco. Une bulle de goudron qui aurait mangé une partie de la plage. On ne voyait qu'elle. Autour, on n'entendait rien. Grand silence. Les quelques mouettes déplumées qu'on chassait d'habitude à coups de galets étaient hagardes. Même les vagues se taisaient. Et cette odeur. Comme à la fin du marché à la criée les jeudis. Des effluves d'égouts en plus. Algues gluantes. Fond de cale. Viande. On n'avait jamais rien senti de pareil.

C'est Idar qui a donné l'alerte. Comme d'habitude, il voulait être le premier arrivé sur la plage et cherchait à nous semer, mais il s'arrêtait toujours en chemin pour ramasser un bâton, s'essuyer la morve sur la manche, regarder les étourneaux voler. Puis il se souvenait qu'il voulait être premier et il se remettait à courir. Il n'a pas toujours été comme ça, il était même très fort en arithmétique et faisait partie d'un club d'échecs. Il ne parlait que de combinaisons, de positionnements et connaissait des parties historiques par cœur. Puis, il y a eu le Grand Souffle à l'usine. Ses parents y travaillaient tous les deux. Sa mère est morte dans l'explosion. Son père n'était plus en état de travailler avec ses poumons brûlés. Il vivotait comme un bâton d'encens. Trop faible pour bouger mais la parole incandescente. Idar a dû arrêter l'école et le club et aider à gagner un peu de sous. Il n'a plus jamais parlé de jouer aux échecs. Comme nous tous désormais, il venait chercher des palourdes sur la plage, dès l'aube, pour les revendre aux petites paillotes sur l'autre plage, celle des touristes. Il voulait toujours arriver le premier pour en ramasser davantage, mais son seau en plastique n'était qu'à moitié vide quand le soleil était déjà haut et que, avec tous les autres, nous avions déjà vendu notre récolte du jour.

Ce matin-là, Idar sautillait devant notre groupe. Il était parti à l'assaut de la dune qui surplombait la plage et – dans sa précipitation – avait perdu une de ses claquettes en plastique. Il les portait toujours trop grandes. Au lieu de retourner la chercher, il est resté planté à regarder droit devant lui. Je me suis dit qu'il s'était perdu dans sa tête. Quelque part entre le souffle affaibli

de son père et le placement d'un fou sur l'échiquier. Et que jamais il n'en sortirait. Quand il s'est retourné, il avait l'air de quelqu'un qui s'était brûlé la bouche en mangeant. Yeux ronds, lèvres pendantes, la langue lestée de mots qui ne sortaient pas. J'étais arrivée à sa hauteur et c'est là que l'odeur m'a prise à la gorge. Idar m'a montré du doigt la masse grise sur la plage.

Nous nous sommes tous arrêtés pour l'observer. Je ne sais pas trop comment les grands ont su, mais, d'un coup, tout le village était là derrière nous. Solennel. Grave. Face à cette grande chose immobile qui avait arrêté la vie.

Ici, tout bouge tout le temps. Les nuages viciés qui sortent des cheminées de la grande usine. Les bus chargés de touristes qui passent au milieu du village sans s'arrêter et filent droit vers les complexes hôteliers de l'autre côté. Les peignes de fer qui griffent les métiers à tisser. Les bateaux qui vont et viennent au pied de l'usine. Le caquètement des poules. Les marées. La toux des malades. La méduse noire qui les ronge de l'intérieur. On est comme l'usine : on ne s'arrête jamais. Même quand on dort, il y a quelque part un écran de télévision et son bandeau rouge qui déroule un chapelet de catastrophes. Des oignons qui rissent dans une casserole. Du plancton qui clignote. Un bébé qui pleure. Un garde de sécurité qui fait sa ronde. Des sacs en plastique qui se balancent au bout des orangers morts.

Je n'en pouvais plus du bruit continu. J'étais parmi les filles les plus âgées de la bande, j'avais fini l'école et, en attendant de passer le prochain concours de recrutement de l'usine dans quelques mois, je faisais encore des trucs qu'on confiait aux gamins. Pêcher les palourdes, laver la laine dans les grandes bassines en la foulant avec les pieds, porter le pain chez les uns chez les autres. Je gagnais quelques piécettes, et mes parents me laissaient tranquille. Je pouvais m'éclipser de temps à autre. J'aimais m'éloigner du village, j'avais trouvé un coin pour m'isoler. Rien de spécial, c'était derrière une petite colline. Il y avait un petit renforcement dans la terre, sous les racines d'un palmier sec. Je m'installais là et j'espérais que les bruits cessent un jour.

Je ne sais plus à partir de quel moment j'ai commencé à les détester, c'était peut-être un peu après le Grand Souffle, mais, du jour au lendemain, je n'en pouvais plus. Voitures, cœur, pattes, fourmis, machineries, tympan, tonnerre, sang, rouages. Vibrations, grattements, crissements, palpitations. Tout grondait et tremblait autour de moi et en moi. Le monde se disséminait dans mon corps par tous mes pores et venait étouffer le reste. Le dos collé

à la terre salée, je respirais lentement pour faire taire le vacarme, mais ça résonnait encore. Je me demandais parfois si le silence existait quelque part, peut-être loin, sous terre. J'avais envie de m'y enfouir, rien qu'un instant, rien que pour voir si c'était vrai. Je ne sais pas si d'autres au village ressentaient la même chose, mais personne ne se plaignait du tumulte permanent. Je vivais ainsi, engourdie par les sons, par le bruit des autres. Je faisais semblant que tout allait bien, mais je savais que mon corps m'avait trahie, il battait au rythme de la clameur du monde.

J'ai eu l'impression d'être moi-même à nouveau quand j'ai enfin compris. La chose grise avait réussi ce que même l'explosion n'avait pas fait. Nous offrir quelques instants de silence.

Un pas léger comme une trace de libellule, parfum de clou de girofle. Je n'ai pas eu besoin de me retourner pour savoir que Yemma arrivait. C'était la doyenne du village. Personne ne connaissait son âge. Personne n'aurait osé le lui demander de peur de voir ses sourcils se resserrer autour de la marque bleue tatouée sur son front. Elle nous a tous vus naître. Quand elle parle de sa jeunesse, elle parle de bruit d'eau, de jarres remplies d'olives et de dattes, de grandes fêtes où hommes et oiseaux se retrouvent, de vin de palme, de gens qui chantent à la mer. On ne savait jamais si elle inventait tout ça ou si elle parlait d'un autre endroit loin d'ici, mais, encore une fois, personne n'aurait osé la contredire. Yemma est descendue sur la plage sans hésiter. Elle était toujours habillée de bouts de chiffons colorés qu'elle tissait elle-même et s'en était plaqué un sur le nez et la bouche. Elle s'est approchée de la grande chose, en a fait le tour. Puis, l'a touchée du plat de la main. Les yeux fermés, sa silhouette d'hirondelle collée à la tache grise qu'elle caressait de ses mains, elle murmurait quelque chose. Une berceuse. Une prière. Une parole de bienvenue. Du haut de la dune, je les observais. Deux amies qui se retrouvaient après une longue absence.

De près, la grande chose était encore plus grande et elle n'était pas que grise. Quelques taches plus claires, presque blanches. On aurait dit un tronc d'arbre à l'écorce ravinée, striée. De grandes zébrures. Par endroits, plusieurs cercles superposés, comme des traces de ventouse. Un colosse mort comme une montagne. Nous étions descendus prudemment. Quelques adultes d'abord, quand Yemma s'est éloignée et a fait quelques pas dans l'eau, mouillant ses jupes entortillées. Puis, petit à petit, le village s'est

glissé autour du géant. Comme eux, j'ai regardé. Comme eux, j'ai tendu la main pour toucher.

Plus tard, une fois que le ventre de la bête a été ouvert, l'ambre gris extrait, que la noria des autorités-locales-représentants-du-parti-journalistes-badauds s'est mise à tourner. Que les mouettes ont repris leur ricanement. Une fois que le vacarme du monde est revenu et que le soir est tombé, je me suis glissée derrière le métier à tisser de Yemma. J'avais l'habitude de venir ici de temps à autre, je la regardais tisser. Nos tapis étaient monochromes, beiges, écrus, parfois striés d'un fin trait noir ou de losanges. Tout le monde tissait plus ou moins la même chose, c'était ce qui se vendait le mieux, et on ne savait pas faire autrement. Les tapis de Yemma étaient différents. Ils étaient bariolés, les motifs s'y bouscuaient. Des dessins qu'on ne voyait jamais ailleurs. Ils étaient si grands qu'ils n'auraient tenu dans aucune pièce. Quand le gérant de la coopérative lui a conseillé d'en tisser des plus petits pour qu'ils puissent se vendre, Yemma n'a rien dit. Elle a souri et continué à tisser, comme elle se déplaçait, presque sans bruit. Quand j'étais près d'elle, j'avais l'impression d'être moins engourdie.

Ce soir-là, elle nouait un fil de laine bleu qui s'accrochait à ses doigts rêches. Je regardais le bout des doigts. Les ongles ébréchés. Fil. Chaîne. Un nœud. Fil. Chaîne. Un nœud. Quand je venais la voir, elle me parlait parfois, mais pas toujours. Nous étions à l'aise ainsi. Pas besoin de faire semblant. Fil. Chaîne. Un nœud.

Une matriarche. La voix de Yemma serpentait le long de la trame.

— Pardon Yemma ?

— Le cachalot sur la plage. C'est une matriarche, une cheffe de clan.

Quand elles sentent que leur heure est venue, elles quittent le clan et se laissent mourir.

Fil. Chaîne. Nœud.



Douce maison douce

Chloé Kaufmann

Quand je développe cette pellicule, en 2018, je ne sais pas ce que je vais y trouver. Les photos me ramènent aux moments des attentats de 2015 à Paris, période pendant laquelle je suis harcelée et victime d'agressions sexuelles par une personne que je photographie, dont je photographie les ami-es, mes ami-es. Cette série interroge le trouble de la mémoire à la suite d'un traumatisme et la place de la photographie, qui me permet de transformer le réel en une représentation que je peux maîtriser et chérir.













Ultime étreinte
Irène Jonas

Mes cratères volcans

Derrière les oreilles

Zoé Besmond de Senneville

Derrière les oreilles petits cliquetis
Comme j'aimerais que ça n'existe pas
Il y a des boutons derrière mes oreilles
On dirait qu'on peut
Éteindre le robot
En appuyant
Là

Au début les appareils dans les oreilles il faut les enfoncer elles sont serrées

mains qui les prennent un rose un bleu ils sont posés sur la table c'est du
bois
dehors je vois les
enfants et je sais qu'ils crient j'entends
des jaillissements de voix mes mains se rapprochent de mon visage
remontent le long de mon corps
effectuant machinalement
la manœuvre habituelle
fermer le fermoir à pile et placer le boîtier vers l'arrière celui de droite à
droite il est rose l'autre est bleu à gauche parfois
je me trompe les couleurs n'y font rien
dans mes oreilles
un bourdonnement tintement tintamarre c'est du coton j'entends
probablement le grondement des
(trois mots illisibles) intérieure
Mes tempêtes
Mes astres
Mes cratères volcans
Mes dunes de sable
Et balbutiements
— est-ce que c'est cela un son sourd
— ta gueule
J'approche mes mains de mes oreilles l'une est rose l'autre est bleue donc
Les dômes on appelle cela des dômes c'est du plastique se placent dedans
Parfois le léger « ting » et l'appareil se met en marche je me crois un robot
Et là
Les enfants crient

Tu as loué une voiture pour pleurer

Isabelle Martin

Tu empruntes une rue plutôt qu'une autre, t'assieds à cette table plutôt qu'à l'autre, tu emménages, tu déménages, visites chaque semaine deux trois logements. Tu as quelque chose du *vieux Prince Bolkonski qui, lorsque le sort de son fils l'inquiète, cherche en vain pendant toute la nuit, de chambre en chambre, [...] le lit où il trouvera enfin le sommeil.*¹

Il y a bien eu un studio où tu t'es arrêtée. Un studio sur une place à côté de la gare, un logement au carrefour, dans un coin plein d'hôtels où il y avait du passage. Tu l'as un peu habité, désigné, décidé d'écrire là, de déjeuner près de la fenêtre, de dormir sous le toit. Et puis, tu t'es allongée et tu as vu les poutres au-dessus de ta tête. Tu as développé l'obsession des poutres au plafond. Tu t'es dit : « Elles sont lourdes, elles sont noires, l'air est loin, les murs me gênent. »

Maintenant, tu rentres, tu sors, marches sur dix blocs et reviens. Tu sillones la ville de haut en bas : *uptown, downtown, east, west*. Tu t'immobilises aux croisements, aux croisements de rues et d'avenues, ne sachant pas où aller, tu marches entre – comme entre deux tables d'un même bistrot ou deux chambres pour la nuit.

Tu dors sur le canapé d'amis accueillants, sous-loues de temps en temps, habites chez les autres. Et pourtant, la promiscuité, ce n'est au fond pas tellement fait pour toi. Toi qui pleures peut-être un peu plus que les autres. Un peu plus fort et plus souvent. Ça t'oblige à faire du bruit pour ne pas être entendue : faire couler l'eau du bain, mettre la radio ou pleurer en silence, la tête sous l'oreiller, séparée par une mince cloison du lit d'où l'autre t'entend. Ça t'oblige aussi à pleurer après ou à pleurer ailleurs.

Chez d'autres encore, d'autres autres, les absents. Ceux qui partent en vacances ou en voyage d'affaires, donnent des conférences à l'étranger ou rendent visite à leur amant, dans un pays lointain. Oui, quelquefois, tu pleures chez les autres. Tu téléphones et tu dis : « Je ne veux pas qu'ils

entendent, je ne veux pas qu'ils me voient, tu me passes les clés de chez toi ? » En échange, tu nettoies, tu inspires un petit peu ou déposes des pralines sur la table de la cuisine. Tu as plusieurs trousseaux de clés, plusieurs lieux où pleurer, des sacs pleins de cadeaux pour pleurer chez eux.

Mais, de toute façon, qu'on ait un coin à soi ou qu'on n'en ait pas, en ville, pour pleurer en paix, il faut faire des kilomètres. Il faut aller loin, et souvent c'est trop tard.

Sauf peut-être à Berlin. Tu te souviens que, là-bas, tu allais cacher tes larmes dans les grands bois. Tu prenais le métro, la Schnellbahn ligne 7, et lorsque tu descendais à Wannsee station, tu te trouvais parmi les bouleaux et les pins et pleurais tout ton souïl, loin des immeubles que tu apercevais entassés dans le fond.

Mais ici, où pourrais-tu aller pour être loin ? Être loin en peu de temps, comme quand tu habitais Berlin. Au milieu de grands buildings de verre, où pleurer ? À l'angle de la Quatorzième Avenue et de la Cinquante-Neuvième Rue, il y a foule, une foule compacte, comment passer devant le *doorman* de nuit assis sur sa chaise dans l'entrée ?

Où pleurent les amants ? Les hommes qui trompent leur femme, les femmes qui trompent leur mari, où pleurent-elles ? Où pleurent les clochards, les fous, où pleurent les habitants de la ville, où pleures-tu ?

Où pleure l'homme qui fuit la femme avec qui il habite et t'embrasse au comptoir du café où vous vous êtes rencontrés ? Quand vous vous séparez, vous ne saurez pas où pleurer. Vous pleurerez dans vos voitures, en route vers là où vous dormez et où vous ne pouvez pas faire de bruit. Dans vos voitures ou dans les escaliers, entre deux étages ou entre deux rues, un passage, dans l'obscurité, contre un rustique mur de brique. Le long des maisons ou bien en dedans, dans ton coin à toi à l'intérieur de chez toi, à une certaine distance du coin aux enfants.

Tu pourrais aussi t'enfoncer dans les cent dix kilos de plis et de gras de Sarah. Choisir un coin sombre sous la table ou te laisser porter par le tapis roulant d'un aéroport étranger.

Mais ici, où aller ? Il y a les étages, il y a les immeubles, la chambre 28 au vingtième, les voisins du dessus et ceux du dessous. *Déjà dès qu'on s'engueule un peu fort [...], ça va mal, on est repérés. À la fin on ose à peine pisser dans le lavabo, tellement que tout s'entend d'une chambre à l'autre. On finit forcément par les acquérir les bonnes manières [...].*²

On apprend à se retenir, à se contenir. Puis un jour, la période où

le bruit est permis est finie, terminée. Il est temps de ravalier ses larmes en public, de pleurer le son de l'intérieur, de pleurer bas quand on voudrait pleurer fort. Quand on voudrait pleurer toutes les larmes de son corps, être tout en pleurs, pleurer comme toi, qui es du style à pleurer comme on éternue. Du style à pleurer par terre, sur le ventre, sur le sol, tu as besoin de te coucher, de toucher le plancher. Mais ton plancher à toi, c'est son plafond à lui.

Tu voudrais que tes cris soient des cris d'animaux. Qu'ils se fondent aux pleurs du roquet du trentième ou du gamin du trente-deuxième. Avoir le cri un peu chien ou le cri d'un bébé. Avoir un cri accepté.

Alors tu passes avec tes cris, avec tes pleurs, tu traverses. Quelques conducteurs de camion te regardent du haut de leurs sièges, mais c'est tout. Tu ne les reverras plus. Tu es préservée par ton tas de ferraille. Ta voix se mêle au brouhaha des autres voitures, des coups de frein, des crissements de pneus, des bruits de moteur, des klaxons.

Tu as loué une voiture pour pleurer.

1. *Espèces d'espaces*, de Georges Perec, décrivant *Guerre et Paix*, de Léon Tolstoï.

2. *Voyage au bout de la nuit*, Louis-Ferdinand Céline.

Left on delivered

Marie Burger

je veux me parler. je veux prendre de mes nouvelles, alors j'ouvre ma conversation et je contemple l'idée de m'écrire un message, puis j'hésite et efface. je compose « ça va là-dedans ? » ; je me trouve rapide, efficace. mais j'hésite et j'efface.

je tape plutôt « je voulais que cessent les soirs et les trop-pleins d'attente », mais ce serait reconnaître qu'il y a eu l'attente qu'il ne faut pas. j'efface. je formule « ça survit ? » et puis m'interroge sur la portée d'un *double text*, songe à quémander « tu vas bien ? ça fait longtemps, je veux te revoir ? TU COMPTES ME RÉPONDRE UN JOUR OU???? » et ne le fais pas.

je veux me proposer un *solo date* ; je me demande ce que je fais ce soir. je me demande ce que je pourrais bien me dire ce soir. (j'efface la bulle qui ne s'affiche pas.) je me répondrais « maquille seule tes joues ce soir ». je bois un solo verre, je me lève en solo silence et je solo marche. je parle à ma voix seule, je me complimente à coups de « tu es belle, seule, tu es forte, seule, tu es fatiguée, seule, tu tiens bon, seule ».

je m'écrirais bien « on attend quoi ? la suite est déjà arrivée », mais ce serait admettre que quelque chose a déjà eu lieu entre moi. j'efface. j'ajoute « tu sais que je me suffis ? je voulais me suffire » ; ça ne se fait pas, j'efface.

j'ai envie de m'avouer que j'ai remarqué qu'avancer droit devant revenait à me pousser vers l'intérieur. je commence à taper : « j'admire ta volonté, mais je ne veux pas te revo— ».

je m'imagine attendre ma réponse ; je m'imagine écrire une réponse à ma réponse qui me répond « je ne me dois rien, on n'est jamais mieux servi que par soi-même ». je demanderais à ma réponse « qu'est-ce que tu veux dire ? » et me clarifierais : « ne le fais pas ».



Les absents

Édouard Noël

Et personne aura rien entendu

Ève Roland

Les Martin habitent trop loin, du côté de la rivière, ce qui empêche pas Chantal Martin de passer régulièrement tailler une petite bavette avec la Mère, c'est comme ça qu'elle dit *tailler une bavette*, je sais pas ce que c'est qu'une bavette à l'école y en a qui en ont mangé, de la viande y paraît que c'est, chez nous on mange pas de viande rien que des légumes du jardin des nouilles des lentilles parfois une des poules qu'on élève nous-mêmes y en a douze. Pas de viande. Quand je dis ça les autres se marrent, *Ah le Didi l'est trop con!*

Puis ils ont le sommeil lourd, les Martin. La preuve, quand le Père a tapé sur la Mère et qu'elle a hurlé qu'elle lui décrocherait la tête, qu'elle l'a enfermé dans la grange et qu'elle a fichu le feu, ils ont rien entendu les Martin. Ils dormaient. C'est ce qu'ils ont dit aux gendarmes, *Moi quand je dors vous pouvez tirer le canon*, ça l'a fait marrer Gilbert Martin parce que le voisin le nouveau, le gars de la ville qu'à repris la ferme des Baillis, eh ben il a acheté un canon à étourneaux, ça pète tout le jour ça sert à rien, sauf à faire marrer Gilbert Martin et nous avec. Ici ça fait marrer tout le monde même si je trouve moi que le canon à étourneaux y se déclenche un peu trop souvent.

Moi aussi je dormais qu'elle a dit Chantal Martin, avec la Mère elles ont été en classe ensemble elles se tenaient la porte aux vécés et tout ça, des fois je rentre de l'école elles sont là à boire leur café avec de la gnôle la Mère se dépêche de cacher la bouteille mais j'ai pas les yeux dans ma poche. Bref les Martin ils entendent jamais rien alors le brigadier a refermé son carnet et il a dit *Circulez*. Puis il a dressé procès-verbal, c'est comme ça qu'on dit, pour que l'assurance elle paye, *Incendie Criminel*, je le sais j'y étais, y avait pas école ce jour-là. La Mère elle était clouée au lit elle bougeait plus, *Je suis morte* elle m'a dit. Elle avait le bras tout bleu qui virait au jaune par endroits, on aurait dit une carte de géographie, *Tu diras à ton père qu'il aille se faire voir*. Puis la voiture des gendarmes est arrivée et elle s'est dépêchée de

descendre pour leur verser le café, elle avait mis son pull à col roulé avec les manches qui descendent jusqu'au bout des doigts ou presque mais elle a pas dégoisé un mot, faut comprendre, la grange avait brûlé on voulait toucher l'assurance *C'est bien pour ça qu'on paye* alors motus, sur ce coup le Père et la Mère ils pouvaient qu'être d'accord. Comme ils disent nos affaires elles regardent que nous. La grange elle a brûlé parce qu'un pas grand-chose qu'a dormi là a jeté son mégot et puis voilà. Il aurait fallu voir que quelqu'un dise le contraire.

Les Bonnot non plus ils auront rien entendu. Sont trop malins les Bonnot. C'est eux qu'ont la plus belle ferme du coin tout le monde est jaloux mais eux y disent que c'est parce qu'ils bossent plus que nous. Le Père il dit que les Bonnot y se croient plus forts que tout le monde mais un jour tu vas voir. Moi je crois qu'ils verront rien les Bonnot parce que justement y sont trop malins. Ils voient rien ils entendent rien et jamais un mot plus haut que l'autre. C'est pas eux qu'iront se mêler des affaires des voisins. Tu peux leur dire y'a un môme là-dehors sous ta fenêtre qui pleure et il fait nuit il fait froid et ses vieux l'ont battu fichu dehors sans manger parce qu'il est trop con, eh bien ils entendent pas les Bonnot. Même que j'ai pleuré toute la nuit, c'était y'a longtemps mais je m'en souviens encore oui. C'est cette nuit-là que je suis allé dormir dans la niche du chien, trop content le Pacha on s'est tenu chaud nous deux. Sont trop malins les Bonnot, y mettent pas les pattes là où ça craint. Même pas un doigt de pied. Même pas le quart du petit doigt. Des malins de chez malin, pour sûr. Je vous jure que la dame de la Ddass elle s'y laisse prendre. Y z'ont une fille les Bonnot, Charlène elle s'appelle, eh bien parfois Charlène elle crie elle se roule par terre, y en a qui disent qu'elle a la maladie d'autres que c'est parce que sa mère l'enferme toutes les nuits dans le placard pour pas qu'elle les dérange, à l'école quand ça la prend on lui dit *Arrête Charlène tu nous les casses* et l'instit téléphone au docteur puis à la Ddass, mais les Bonnot sont tellement mais tellement malins qu'ils arrivent à passer au travers.

Les Hurel non plus ils auront rien entendu. Parce qu'ils habitent juste à côté de la mare aux crapauds et que les crapauds en ce moment c'est toute la nuit leur chant d'amour. Hier soir encore il pleuvait et les crapauds chantaient, même pendant l'orage je les entendais chanter pourtant on habite pas tout près de la mare mais y sont si nombreux ça résonne si fort et je laisse ma fenêtre ouverte pour les entendre chanter. Aurelle, fille Hurel, dit que ces sales bêtes elles lui cassent les oreilles *Et tu vas voir que je vais me*

les faire moi à coups de caillasses, elle en serait bien capable elle est tellement méchante Aurelle, heureusement elle vise mal. C'est parce qu'elle porte des grosses lunettes qui la rendent encore plus moche, quand je la rencontre je lui dis *C'est toi qui ressembles à un crapaud* et elle me crache dessus. Mais elle vise mal et moi je suis déjà loin.

Aurelle, fille Hurel, elle est pas dans ma classe, elle est chez les grands mais elle est pas si maline que ça, oh non. Un jour, un gars de sa classe lui a donné rendez-vous le soir derrière le champ du père Damien et elle y est allée elle avait mis sa robe courte elle a attendu jusqu'à la nuit. Quand ils l'ont su il fallait voir comme les autres se fichaient d'elle. Moi, je l'aime pas Aurelle elle me traite de nain et de peigne-cul parce qu'elle est née au bourg mais cette fois-là j'étais triste pour elle. Après ça faut pas s'étonner que les gens deviennent méchants. Faut dire qu'elle est si moche qu'on a trop envie de se ficher d'elle, mais quand même.

En tout cas les crapauds quand ils chantent moi j'aime les écouter, ça me plaît bien ça me berce quand je suis dans mon lit et que je suis triste je les écoute qui chantent là-bas dans l'étang, je les imagine qui se racontent leur vie au fond de la petite mare et toutes les histoires comme on fait entre copains et je me dis qu'ils ont bien de la veine. J'aimerais bien être un crapaud, parfois.

Les Perreau non plus ils auront rien entendu. Germain Perreau parce qu'il est étalé sur le plancher, le crâne fendu en deux par la bouteille que Céleste Perreau lui a balancée avant de s'effondrer, accrochée au couteau que Germain Perreau lui a planté parce qu'il trouvait la soupe trop salée.

Mais moi.

Moi j'ai entendu.

J'ai entendu les cris d'Alma. Ses hurlements et puis plus rien.

J'ai couru chercher le tisonnier en bas dans la cuisine et j'ai remonté l'escalier en courant.

Je suis arrivé trop tard. Allongée sur son lit ma petite sœur ouvrait grands ses yeux encore gris de peur et ses cheveux étaient pris dans sa bouche.

Le Zozime Perreau s'est retourné, a refermé sa braguette et, lentement, est descendu du lit. *Tu veux quoi, toi, l'morveux ?*

Il savait bien pourtant que fallait pas qu'il touche à Alma, qu'elle était tout pour moi même que plus tard on allait se barrer loin avoir une vraie maison à nous, la paix du foyer et tout ça.

Mais Alma était morte avec ses cheveux dans la bouche et le Zozime

ricanait. J'ai levé le tisonnier et frappé de toutes mes forces je le jure.

Il m'a regardé comme s'il y croyait pas, il a ouvert la bouche ça a fait comme un gargouillis et il est retombé. Le sang coulait partout c'était pas beau à voir.

Alma, je lui avais promis *On partira nous deux, le Zozime tu le verras plus*. Elle pleurait tant quand il la forçait le soir dans sa chambre et la Mère qui voulait rien entendre rien savoir. Elle disait à Alma, *Fous-nous la paix avec tes histoires, va voir au fond de la bouteille si j'y suis*. Le Père lui ça le faisait ricaner, *Faut bien qu'elle apprenne et le Zozime ou un autre, au moins ça reste en famille*.

À présent, y diront plus rien bien fait pour eux.

Et personne aura rien entendu.

Les tomates

Stéphanie Cormier

Je regarde l'eau au fond de mon verre,
le calme après la cascade de mots
je ferme un œil, essaye de deviner l'âge que j'ai

J'inspire l'instant, et puis ça me revient,
ses mots dérapent sur une miette de pain

Accoudé au bar de la cuisine,
il découpe en tranches chacune de mes phrases

Je sors les tomates du sac en papier,
les grosses tomates du marché
le marchand de tomates demande
ça va ma-petite-dame,
moi, je rétrécis de kilo de tomates en kilo de tomates,
je disparaîs derrière ma charrette

Toi tu coupes mes phrases
tu fais des paragraphes
moi je coupe
les tomates en carrés
j'en fais toute une salade

Le couteau cogne la planche
le jus des tomates coule
le long de mes jambes
la colère gonfle mes épaules
mes gestes se précisent

Toi, tu coupes mes phrases
accoudé au bar de la cuisine

On parle déséquilibré,
je vais dire un truc qui va t'énerver
et on sera à égalité

On va pouvoir commencer à s'engueuler
bien proprement

Les tomates vont gicler,
les mots vont s'emballer,
il ne sera plus question de déjeuner

Tu claques la porte,
je m'effondre dans les non-dits
et le jus de tomates

Avec un peu de sel et d'huile d'olive
ça ressemblera à une salade

Je fais semblant de dormir
sur le canapé
quand je t'entends rentrer

On se dit que ça peut pas continuer
que c'est dégueulasse
pour les tomates et pour les dimanches

On est contents de penser pareil
et pour un petit moment encore
on tient notre silence entre nos mains.



Veste bleue T. M
by Abdul - Tawaab
Naeli

**À propos d'*Aucun respect*,
d'Emmanuelle Lambert,
éditions Stock,
et de *La Roue et autres
nouvelles*, de Christian
Gailly, éditions de Minuit**

Danièle Pétrès

Dans un café, je l'aperçois par hasard, assise à quelques mètres de moi. Elle a les cheveux relevés et noirs. Même si elle ne ressemble pas vraiment à la photo qui se trouve sur la couverture de son livre, c'est à son attitude que je la reconnais, tandis qu'elle est assise face à un grantécrivain des éditions étoilées, qui lui parle sans discontinuer d'Alain Robbe-Grillet. Elle écoute, avec cet air un peu distant, comme une entomologiste regarderait un papillon avant de le capturer ou de le laisser filer. Peut-être réfléchit-elle déjà à la manière dont elle va l'épingler, ou pas. Peut-être le grantécrivain ne fait-il pas complètement le poids avec Alain Robbe-Grillet, peut-être a-t-elle vu trop de grantécrivains qui ne s'intéressent pas vraiment à elle, mais au fait qu'elle a été archiviste dans une vie antérieure, peut-être que le grantécrivain voudrait peut-être qu'elle mette en ordre tous ses brouillons, ou tout simplement ne peut-il pas imaginer qu'elle soit, elle aussi, un grand écrivain. Elle est trop belle pour ça.

C'est le manque d'entrain de la conversation, sa dissymétrie, qui me frappe. Le grantécrivain occupe l'espace de ses bras, tantôt tendus vers le haut, tantôt vers le bas, elle lui donne brièvement la réplique, quasiment immobile, comme on lance une friandise de viande à un lion. Avec attention, précaution même, mais sans passion. Plus tard, je me demanderai alors comment il avait pu imaginer intéresser une figure aussi peu conventionnelle avec ses anecdotes littéraires de second plan. Peut-être que sa beauté un peu austère, pas de bijou pas de maquillage, l'avait trompé. Non, elle n'est pas un curé à confesse, ni sa mère. C'est une femme intelligente qui aime rire, être séduite et étonnée.

Ainsi, quand je lirai quelques jours plus tard son dernier livre, *Aucun respect*, prendrai-je toute la mesure de cette scène observée dix minutes par hasard dans un café du 6^e, et retiendrai-je son silence contraint face au grantécrivain.

Aucun respect est l'histoire d'une jeune femme qui arrive à Paris pour suivre des études de lettres. Sur la recommandation d'un cousin, elle fait un stage dans une fondation destinée à garder les archives des écrivains français encore vivants. On n'est pas sérieux quand on a vingt ans, et heureusement, sérieuse, jamais elle ne le sera, même en compagnie de Robbe-Grillet et de sa femme, Catherine. Aucune concession envers les facéties de l'inventeur du Nouveau Roman, mais une amitié admirative pour l'œuvre, oui. Il y a la

vie de bureau et ses intrigues universelles, des déménagements d'archives en Normandie, une secrétaire, un sous-chef et un chef sujet aux passions sans réciprocité. Son entourage professionnel s'en désole, avant de comprendre que la personnalité dont on collecte les archives a déteint sur lui.

« Le directeur administratif avait menacé. Si le Chef les mettait dans la même position que la dernière fois, il démissionnerait. Joseph, sombre comme rarement, moralisateur comme jamais, tentait de contenir les choses en reprochant au Chef son tempérament sentimental.

L'Adjointe avait quant à elle abandonné tout espoir que quoi que ce soit puisse se faire normalement dans cette boîte, et annoncé qu'elle n'y laisserait ni sa santé, ni sa beauté, ni son talent.

Le Chef leur avait répondu qu'il fallait se calmer, que sa nouvelle amie ne travaillait pas à l'Institut, qu'elle n'en avait d'ailleurs pas l'intention, qu'il était très heureux et qu'« Alain » l'aimait beaucoup.

Personne n'avait vu le rapport ; malgré tout, on avait été soulagé. La rationalisation robbe-griettienne des rapports amoureux avait déteint sur le Chef, devenu méthodique et serein.

Joseph avait dit qu'au fond tant mieux, Robbe-Grillet, c'était moins cher et plus amusant qu'une psychanalyse. »

Il est rare de lire des récits aussi enlevés, dont aucune anecdote ne détourne de l'intrigue principale. Tonique, drôle et d'une finesse exquise, on ne voudrait pas que ce livre se termine tant on ne se lasse pas de ces portraits justes et remplis d'une énergie communicative. Chaque petit personnage de la fondation est entraîné dans la grande histoire de la constitution de l'Institut normand. Robbe-Grillet, bien qu'il en soit la figure centrale, n'en est pas la figure la plus intimidante. Rien n'intimide Emmanuelle Lambert, et c'est ce manque de respect pour la figure du respect qui est si réjouissant ; parce qu'un travail, ce n'est jamais qu'un travail, ce qui compte c'est ce qu'on en fait trente ans plus tard.

En refermant le livre, je me souviendrai d'une rencontre que j'avais faite avec un autre grand écrivain, qui ne se comportait pas comme tel. Un être simple, intelligent et beaucoup moins bavard. Je me souviendrai de la simplicité et de l'humour de Christian Gailly, que j'étais venue voir en dédicace dans une librairie du 11^e arrondissement, lors de la sortie de son recueil de nouvelles, *La Roue et autres nouvelles*, seul derrière son petit bureau, un bol de cacahuètes et une bière posés à côté de lui. Je me souviens de son regard désemparé quand trois personnes sont arrivées et qu'il a commencé

la lecture du premier chapitre de son livre en s'interrompant toutes les trois phrases pour rajouter un « Désolé, cette phrase est un peu longue » ou « J'aurais pu me passer de cet adjectif », jusqu'à ce que le libraire lui demande de ne pas s'autocommenter, alors que c'était bien plus intéressant qu'il le fasse, qu'il ne se plie pas à l'exercice de fluidité littéraire orale que tant d'auteurs adoptent servilement et qui n'a pas grand-chose à voir avec l'écriture d'un livre ni avec sa relecture avant publication. Il avait lu, s'était arrêté de lire, puis avait dédicacé trois ou quatre livres.

J'étais ensuite allée fumer une clope dehors, et lui aussi. Je lui avais alors exprimé toute mon admiration pour son œuvre tout à fait singulière en ce qu'elle se concentrait sur le style pour raconter une histoire portée par le rythme de la pensée et de l'humour. Il avait évidemment haussé les épaules, ne sachant que faire de ma déclaration d'amour littéraire, mais on avait échangé quelques mots désabusés quand même.

Tout n'était pas perdu, une conversation pouvait avoir lieu entre un grantécrivain et une inconnue, parler de tout et de rien en se sentant égaux dans notre humanité à essayer d'écrire (avec succès ou pas). Puis on observa juste la fumée de nos cigarettes en silence parce qu'on n'avait plus rien à ajouter. Mais ce n'était pas un silence gênant. Juste un silence de fumeur. Voire de fumiste. On pouvait être contents d'avoir réussi à faire au moins quelques livres, et, dans le cas de Christian Gailly, c'était de la famille qu'il avait construite et de la beauté de sa femme dont il était le plus fier.

Pourtant, j'aime à croire que les livres de Christian Gailly passeront les années aux côtés de ceux de Nathalie Sarraute, et qu'au final les entomologistes de la vie, les stylistes de l'écriture, les chercheurs du rythme musical d'une phrase, ceux qui ne sont pas sérieux, à la fin, gagneront la partie sans l'avoir jamais vraiment voulu, malgré le silence qui souvent les entoure. Parfois, il est encore le dernier rempart contre la bêtise, et j'ai pensé que, pour Christian Gailly, c'était peut-être grâce à ce silence protecteur qu'il avait écrit tant de bons livres.



Sébastien Berlendis

J'écris des livres édités par Stock et Actes Sud; le dernier, *Lungomare*, est sorti en 2024. Je filme en super 8 les espaces, les paysages, les êtres qui me sont chers. Après *Vercors*, réalisé en 2021, *Et la mer est de cendre* a été terminé en 2024, et chacun vit sa vie de festival en festival. Je pratique la photographie argentique, et il m'arrive d'exposer mon travail. Par ailleurs, j'ai enseigné avec grande joie la philosophie en lycée. Depuis 2023, je suis écrivain-artiste à temps complet.

Bibliographie

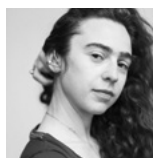
- *Lungomare*, roman, éd. Actes Sud, 2024.
- *Seize Lacs et une seule mer*, roman, éd. Actes Sud, 2021.
- *Des saisons adolescentes*, récit, éd. Actes Sud, 2020.
- *Revenir à Palerme*, roman, éd. Stock, 2018.

Diffusion notable

[Interview pour la Radio Télévision Suisse à propos de *Lungomare*, 2024.](#)

En ligne

[@sebastien_berlendis](#)



Zoé Besmond de Senneville

Zoé est née en 1987 et vit à Paris. Elle joue, pose, écrit, dessine et performe depuis 2011. Elle a publié ses poèmes dans un grand nombre de revues en France et à l'étranger et : *Journal de mes oreilles*, *Sourdre et autres poèmes* – qui ont été précédés de versions sonores (podcast, album poésie et musique électro). Son travail, nourri par son expérience du handicap invisible, invite à une écoute sensible et immersive.

Bibliographie

- *Un arc-en-ciel* suivi de *La Fille sans oreille*, poèmes, éd. maelstrÖm reEvolution, 2025.
- *Sourdre et autres poèmes*, poèmes, éd. maelstrÖm reEvolution, 2024.
- *Journal de mes oreilles*, récit, éd. Flammarion, 2021.

- *Le Désir en nous comme un défi au monde*, ouvrage collectif, poèmes, éd. Le Castor Astral, 2021.

Diffusion notable

- « *Journal de mes oreilles* », podcast, [Soundcloud](#), 2022.
- *Devenir sourd. L'art de se réinventer*, documentaire pour l'émission « *L'œil et la main* », France 5, 2024.

Prix

Aide à l'autoproduction de la Sacem pour l'album *Sourdre et autres poèmes*, 2023.

En ligne

[www.zoebesmonddeenneville.art](#)
[@zoebesmonddeenneville](#)

Marie Burger

Marie Burger est originaire de Metz. Elle explore les thèmes de l'intimité, de l'ennui et du désir dans des poèmes publiés en revues, fanzines et en ligne. Diplômée de l'université de Lorraine (licence d'arts plastiques et master en arts et industries culturelles), elle effectue un travail de recherche-crédation centré sur l'exposition de soi et le soin. En 2023, son premier essai, *La Création féminine, récits de soi et lectures de l'intimité*, est publié aux éditions L'Harmattan.

Bibliographie

- « *Fais durer* », poème, revue *Cercueil*, n° 2, 2025.
- *Rien de sérieux*, récit, éd. Zone Critique, 2024.
- *La Création féminine, récits de soi et lectures de l'intimité*, récit, éd. L'Harmattan, 2023.

En ligne

[@mmarieburger](#)



Stéphane Charpentier

Stéphane Charpentier pratique une photographie argentique à la fois existentielle, poétique et engagée. Il présente son travail sous forme d'expositions, de livres, de films photographiques et de projections-concerts. Il enseigne des ateliers (*workshops*), réalise des films d'art courts et collabore régulièrement avec des artistes sonores. Il a participé à la création du groupe de musique Oiseaux-Tempête et est le pilote des projets du collectif Temps Zéro, réunissant des artistes visuels et sonores.

Expositions, bibliographie

- *Trois Mers et quatre terres*, projection-concert au Festival Les Nuits Photo, film photographique, Paris, 2024.
- « *The Eclipse* », exposition, film photographique, Lyon, 2023.
- *The Eclipse*, livre, éd. sun/sun, 2022.
- *The Core*, livre, éd. Void, 2017.

En ligne

[www.stephane-charpentier.com](#)
[@stephane_charpentier](#)



Patrick Cockpit

La cinquantaine attequée, Patrick Cockpit travaille sur l'attente, le silence et l'invisible. Adeptes des images droites et carrées, il cultive son éparpillement en montant différents projets sur le totalitarisme et sa mise en spectacle ou, plus prosaïquement, sur le portrait punk et décalé. Il travaille essentiellement comme portraitiste pour l'institutionnel, la presse, le spectacle vivant et l'édition. La série « *Pasaron, une dystopie franquiste* » a été exposée en 2024, dans le cadre du Mois de la photographie de Grenoble.

Expositions, bibliographie

- « *Pasaron, une dystopie franquiste* », exposition, Mois de la photographie de Grenoble, 2024.
- « *Franco & Moi* », exposition, Festival ManifestO, Toulouse, 2022.

• *Franco è moi*, livre, éd. Revelatoer, 2021.

Prix

Soutien du Centre national des arts plastiques en 2022 pour la série « Pasaron, une dystopie franquist ».

En ligne

@patrickcockpit



Stéphanie Cormier

Artiste plasticienne, Stéphanie a longtemps tourné autour des mots avant d'arrêter de tourner et de mettre l'écriture au centre de sa pratique.

Ses œuvres s'appuient sur des dispositifs narratifs qui explorent le passage du temps et s'ancrent dans un présent qui se raconte en poésie ou en fragments. Elle performe ses textes avec Le Tigre, collectif qui expérimente les liens entre musique et poésie, et propose des ateliers d'écriture créative inspirés par sa pratique artistique.

Bibliographie

- « Les ogres mangent les filles quand elles ne sont pas trop mûres », poème, *Filigranes, revue d'écritures*, n° 116, 2025.
- « J'attends », poème, *Les poètes font société*, ouvrage collectif, éd. Les souffleurs de vers, 2024.
- « T'aurais pu me le dire », poème, revue *hélas!*, n° 10, 2024.
- « La Bouée jaune », poème, revue *Lettres d'hivernage*, n° 3, 2024.

En ligne

www.tulipetulipe.fr
@stephaniecormier



Lou Désario

Amoureuse de littérature et professeure de français, je construis depuis l'enfance ma maison dans les mots. J'écris pour ne pas oublier : les émotions exacerbées, les visages

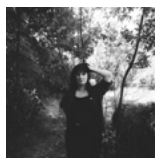
rencontrés, les combats menés. J'ai besoin de transformer en poésie ce que les puissants jugent sans intérêt : les fragilités, les arbres menacés, les corps violents, les silences étouffés. Militante actuellement en vadrouille, j'écris aussi sur le monde qui vient, les luttes en cours, les différents quotidiens.

Travaux, expositions

- « Peur vivante », récit, revue *Text(ure)*, n° 1, 2025.
- « Maladresses », poème, *Inclusives*, ouvrage collectif, ABC'éditions, 2024.
- « Faire l'amour avec le train », nouvelle, *Aimons toujours! Aimons encore!*, ouvrage collectif, éd. Ateliers Persona, 2022.

En ligne

www.traverserlapeau.com
@loudesario



Gabrielle Duplantier

Gabrielle Duplantier est une photographe franco-américaine née en 1978, elle vit dans le sud des Landes. Son travail personnel s'inspire des territoires proches, du Pays

basque au Portugal, et du portrait. Elle a publié trois livres aux éditions lamaindonne : *Volta* (2014, réédité en 2021), *Terres basses* (2018), et *Wild Rose* (2024). Son travail fait l'objet de nombreuses publications et expositions en France et à l'étranger. Elle est membre du collectif Temps Zéro.

Expositions

- « Wild Rose », exposition, Chartres-de-Bretagne, galerie Le Carré d'Art, 2026.
- « Wild Rose », exposition, Saint-Sébastien, Espagne, galerie Sakana, 2025.
- « Wild Rose », exposition, Nantes, Centre Claude-Cahun, 2025.

Diffusion notable

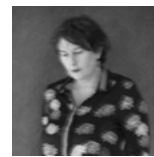
Invitée de l'émission radiophonique « Par les temps qui courent », France Culture, 2021.

Prix

- Lauréate de la bourse Polycopies & Co pour le livre photographique, 2023.
- Lauréate de la bourse Brouillon d'un rêve de la Société civile des auteurs multimédia, 2019.
- Lauréate de la commande photographique nationale Jeunes-Génération du Centre national des arts plastiques, 2017.

En ligne

www.gabrielleduplantier.com



PREMIÈRE PUBLICATION

Fabienne Gil Paradeis

Fabienne Gil Paradeis vit et travaille à Bordeaux. Sa profession de psychologue entre en résonance avec sa pratique

photographique et inversement. Son écriture photographique fait une large place à l'émergence de ce qui est en creux. Elle s'appuie sur une narration sous-tendue par l'intime. Elle enrichit son corpus d'incursions plastiques, travaille avec la matière en intervenant sur les images. La mémoire, l'absence, l'exil, les impensés sont des thèmes qui nourrissent sa démarche.

Expositions

- « L'Espagne de mon enFrance », exposition photo, Festival Présence(s) photographie, Montélimar, 2025.
- « L'Espagne de mon enFrance », exposition photo, Festival Chemins de photos, Villesisele, 2025.

En ligne

fabienne-gil-paradeis.fr
@fabytroisetoiles



Iloé

Née en 1982, je débute la photographie argentine à l'âge de huit ans avec un Nikon FM. J'en ai gardé un certain goût pour les photos contrastées, le grain et les lumières. Je savoure

toujours les petits détails incongrus, la poésie qui se niche dans les ruines et la beauté massive des architectures brutalistes. Ce sont ces moments que j'essaie de mettre en images, les instants que notre société actuelle, toujours pressée, ne prend plus le temps d'attendre et d'apprécier.

Expositions, bibliographie

- « 1984 », projection-diaporama, exposition, Festival Photographie mon amour, Metz, 2024.
- « Haunted », exposition, Paris, 2019.
- « Tchernobyl 25 ans après », exposition, hôtel de ville de Paris, 2012.
- *Tchernobyl 25 ans après*, livre, éd. CFSL Ink, 2011.

En ligne

www.iloe.pro
@iloe.photo



Irène Jonas

Irène Jonas est photographe et sociologue. Elle fait partie de l'agence révélateur depuis 2016 et est représentée par l'atelier-galerie Taylor. Elle s'est affranchie de l'écriture so-

ciologique et du reportage photographique, afin d'élaborer une forme d'expression personnelle. Depuis une quinzaine d'années, elle a axé sa recherche personnelle et artistique vers la photographie plasticienne, notamment avec l'adjonction de peinture à même la surface des tirages.

Expositions, bibliographie

- « Traces... à l'Est », exposition, Paris, 2025.
- « Jan Saudek - Irène Jonas. Correspondances », exposition, Paris, galerie Remèdes, 2023.
- « Les tempêteuses », exposition, Douarnenez, galerie La Chambre claire, 2022.
- *Mémoires de campagne*, livre, Filigranes Éditions, 2021.

- *Crépules*, livre, Les Éditions de Juillet, 2020.
- « Autour d'une pièce de musique de Jean Cras », projection-diaporama pour le concert Ar Gwalarn, opéra de Rennes, 2019.

Diffusion notable

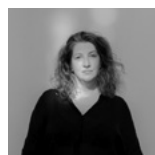
« Irène Jonas, une histoire en noir et blanc », journal d'Arte, 2021.

Prix

- Invitée d'honneur au Festival Les Femmes s'exposent, 2021.
- Premier prix de la FotoMasterclass pour la série « Insomnie », 2018.

En ligne

[@irene.jonas.77](http://www.irenejonas.myportfolio.com)



Chloé Kaufmann

Chloé Kaufmann est artiste pluridisciplinaire. Son travail mêle photographie, cinéma et écriture et explore les récits visuels et narratifs liés aux territoires, à la mémoire et aux trajectoires individuelles. Elle a exposé et diffusé ses œuvres en France et à l'international (Grèce, Allemagne, Autriche, Japon, Canada, Bosnie-Herzégovine).

Expositions

- « Contre-chant », exposition photo, Festival Photos dans Lerpt, Saint-Genest-Lerpt, 2025.
- « Greece Democracy Wanted », projection-diaporama, Festival Photographie mon amour, Metz, 2025.
- « Douce maison douce », exposition photo, Festival Les Arts en Balade, Clermont-Ferrand, 2023.
- « Greece Democracy Wanted », exposition photo, Fête de l'Humanité, La Courneuve, 2017.

Prix

Prix du public au Festival du court-métrage d'Avon pour *Woman's Work*, lettre de Syrie, 2019.

En ligne

[@chloekaufmann_artiste](http://www.chloekaufmann.com)



Margaux Lallemand

Margaux Lallemand est poétesse et performeuse. Elle publie dans les revues *Point de chute*, *Dissidences*, *Serveur Vocal Poétique*, *Radical(e)*, *Poésie à la verticale* et dans

le podcast littéraire « Mange tes mots ». Elle anime aussi une émission de radio, « Poésie SCHLAG* », ainsi que des ateliers d'écriture. En parallèle de la poésie, elle organise le Festival d'arts de rue Complètement Gaga à Saint-Étienne. Son premier recueil de poésie, *Avaler comme une bille*, paraîtra aux éditions La Crypte en 2025.

Bibliographie

- *Avaler comme une bille*, poèmes, éd. La Crypte, à paraître en 2025.
- « Trimard », poème, revue *Radical(e)*, 2024.
- « Gros mots », poème, revue *Point de chute*, n° 5, 2022.

En ligne

[@margaux_lallemand](http://www.margauxlallemand.wordpress.com)



Nolwenn Letanoux

Je suis née en 1979. En parallèle de mon travail d'autrice, j'exerce la profession de scripte dans le cinéma et l'audiovisuel. Le point de rassemblement de mes différentes voies d'écriture (théâtre, roman, nouvelle, prose poétique, scénario) est la recherche poétique. C'est ce qui m'anime au plus profond et qui définit le mieux mon travail artistique.

Bibliographie

- « Choix de poèmes », poèmes, revue *Verso*, n° 200, 2025.
- « Le Journal », poème, revue *Tatou en préambule*, n° 00, 2025.
- *Filiation encombrante*, roman, éd. Au Pays Révé, 2024.
- *La Maison de bord de grève*, récit, éd. Publie.net, 2009.

Prix

Bourse Découverte du Centre national du livre pour l'écriture de *Filiation encombrante*, 2020.

En ligne [@nolwennletanoux](https://twitter.com/nolwennletanoux)



Frédéric Martin

Frédéric Martin est photographe, chroniqueur, auteur. Son travail questionne le quotidien, le banal dans des espaces où l'homme est souvent confronté au vide de sens, à des émotions qui le

dépassent. « Enfin, puis le vent » est sa première publication littéraire dans *Pourtant*.

Bibliographie

- « Derrière le mur », nouvelle accompagnant les photographies de Mat Van Assche, revue *Halogénure*, n° 10, 2023.
- *L'Absente*, livre de photographies, Bis Éditions, 2020.

En ligne

www.5rue.fr / www.fmartin.art
[@frederic.martin.chroniqueur](https://twitter.com/frederic.martin.chroniqueur)



Isabelle Martin

L'écriture d'Isabelle Martin prend différentes formes et s'exprime dans plusieurs disciplines artistiques : films et vidéos, recueils de nouvelles, travaux sonores dans lesquels

l'exploration de la voix est centrale. La lecture musicale de son texte *A... E... I... O... U...* a été présenté en première à la Semaine du Son, à Bruxelles, en 2023, et paraîtra aux éditions La Lettre volée en 2026.

Bibliographie

- « Le temps qu'il sorte la voiture du garage », nouvelle, revue *Pourtant*, n° 8, 2024.
- « Ne plus aimer la neige », nouvelle, revue *la Femelle du Requin*, n° 59, 2024.
- « Femme de méchant », nouvelle, revue *Rue Saint Ambroise*, n° 48, 2021.
- *De ce qui n'est pas et devrait être*, recueil de nouvelles, éd. Brandes, 2006.

Diffusion notable

Lecture musicale du texte A... E... I... O... U...

Prix

Lauréate du concours de nouvelles de la revue *Rue Saint Ambroise* pour « Femme de méchant », 2021.

En ligne

www.bela.be/auteur/isabelle-martin
www.facebook.com/isabelle.martin.33234



Martin Morend

Martin Morend est un écrivain et philosophe suisse. Il a récemment publié une nouvelle, « La Métamorphose », dans la revue belge *Marginales* et un poème, « Lutte de classe »,

dans la revue suisse *L'Épître*. À présent, il travaille à un roman intitulé *Aurore* et à un recueil de poèmes, ainsi qu'à un traité philosophique sur le bonheur. Ça fait beaucoup. C'est vrai. Ça ne rapporte rien. C'est certain. Mais, pour le moment, il semble encore heureux.

Bibliographie

- « La Métamorphose », nouvelle, revue *Marginales*, n° 313, 2025.
- « Lutte de classe », poème, revue *L'Épître*, n° 11, 2025.

Prix

Prix littéraire de l'université de Fribourg pour la nouvelle *En flairant l'indicible*, 2020.

En ligne

www.martinmorend.com



PREMIÈRE PUBLICATION Naeli

Artiste italienne installée en France, formée aux arts visuels et à la littérature, je développe une pratique documentaire et expérimentale en explorant les liens entre image, mémoire et identité. Mon approche est sensible aux récits marginaux et aux tensions du monde contemporain.

Expositions

- « Visions avec ma mère », exposition photo, Lekoru Project, Milan, Italie, 2021.
- « Chez moi », exposition photo, association Forum réfugiés, Lyon, 2018.

En ligne

www.naeli-photo.com
[@naeli_k_ilean](https://twitter.com/naeli_k_ilean)



Sylvie Nay-Bernard

Sylvie Nay-Bernard est née en 1959 en Haute-Marne. Après avoir vécu une vingtaine d'années à Lyon, elle migre dans les monts du Lyonnais pour offrir la campagne à ses fils.

Aujourd'hui, elle vit à Feurs où elle exerce ses métiers de psychopraticienne et formatrice. Grande lectrice, amoureuse des mots, elle se lance, il y a quelques années, dans l'écriture avec gourmandise. Elle s'essaie à la prose, la poésie, découvre le haïku, trois petits vers, qui lui offre une présence au monde essentielle.

Bibliographie

- « Ya to'borné » et « Chant des baleines », poèmes, revue *Bacchantales*, n° 74, 2025.
- « Chant des baleines », poème, revue *Gros Textes*, n° 51, 2024.



PREMIÈRE PUBLICATION Édouard Noël

Petit, Édouard Noël aimait fixer les ampoules à incandescence pour s'étonner sans fin de la persistance rétinienne.

Aujourd'hui ouvrier de l'image, il aime regarder le monde directement et au travers de toutes sortes d'appareils.



Morgane Raharina

Après une enfance passée à Madagascar et des études d'économie à Aix-en-Provence, j'ai été journaliste culturelle aux Antilles durant dix ans. Mon retour en métropole m'a

donné l'occasion de me consacrer à la photographie de rue. Dans une approche distanciée, je photographie mes personnages de dos, de loin, isolés ou presque sortis du cadre, laissant le récit final à l'imaginaire de l'observateur. Il y est ques-

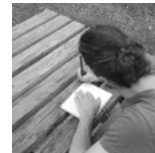
tion de poésie de la vie quotidienne, dans une composition graphique, minimaliste et contemporaine

Expositions, bibliographie

- « In the Mirror », photographie, *Trois Points Magazine*, n° 9, 2025.
- « Paris diptyque », exposition photo, galerie French Touche, Paris, 2023.
- *Details, Mother-Daughter*, livre, éd. Out of the Phone, 2017.

En ligne

morganeraharina.wixsite.com/monsite
[@morgane.raharina](https://twitter.com/morgane.raharina)



PREMIÈRE PUBLICATION Samuel Rivière M.

À vingt-neuf ans, licencié de musicologie (mon intervalle préféré est le demi-ton) et de lettres et création littéraire à

l'université Paris 8, j'ai participé à l'ensemble a cappella Les Heures (prometteur depuis mon départ), avant de me consacrer à la littérature. Je publie des expériences oulipiques et des critiques littéraires sur Instagram et suis rédacteur à la revue culturelle en ligne *Diatribes & Logorrhées* (Diarrhées). Comme je n'ai pas le droit de me désigner écrivain, j'envisage un plan B.

Prix

Premier prix du concours de nouvelles de la bibliothèque Rainer-Maria-Rilke sur le thème « Écrire le corps » pour *La Poussière*, 2024.

En ligne

[@samuel.riviere.m](https://twitter.com/samuel.riviere.m)



Ève Roland

Je suis née près d'un fleuve qui m'a donné le goût des paysages étales et de la rêverie. Enfant des années 1960, je vis et travaille aujourd'hui à Paris. Entre les deux : la vie. « La vie

est décousue », disait André Dhôtel. J'aime explorer de nouveaux horizons, être là où on ne

m'attend pas, faire l'école buissonnière... J'écris pour lier entre eux les morceaux du patchwork.

Bibliographie

- « Ya longtemps que t'en as pas fait », nouvelle, revue *Pourtant*, n° 3, 2022.
- *Portrait en bleu*, nouvelle, éd. L'Ourse brune, 2020.
- « Dans la cage », nouvelle, revue *Brèves*, n° 113, 2018.
- *La Troisième Sœur*, recueil de nouvelles, éd. Mémoire Vivante, 2002.

En ligne

www.4drille.com



Maximilien Schaeffer

La photographie est pour moi le moyen de capturer des instants avant qu'ils ne s'effacent, une façon de les rendre immortels, une résistance active au passage du temps. Probablement inefficace mais nécessaire. Les thématiques du passage de l'homme sur la Terre et de la fugacité de la vie se retrouvent en filigrane dans mes travaux. Ma photographie trouve également une dimension cathartique dans mes séries autobiographiques.

blement inefficace mais nécessaire. Les thématiques du passage de l'homme sur la Terre et de la fugacité de la vie se retrouvent en filigrane dans mes travaux. Ma photographie trouve également une dimension cathartique dans mes séries autobiographiques.

Expositions, bibliographie

- « C'était l'été. », projection-diaporama, Planches Contact Festival, Deauville, 2024.
- *Planches Contact*, catalogue du Festival de photographie de Deauville, Filigranes Éditions, 2024.
- « Horizons silencieux. », projection-diaporama, Festival Les Photographiques, Le Mans, 2024.
- « La forêt comme miroir. », exposition photo, salle d'exposition de Guyancourt, 2024.
- « Cherbourg. Seul. », exposition photo, parcours d'artistes Hélium, Chevreuse, 2023.

Diffusion notable

[Reportage de France 3 Normandie concernant le tremplin Jeunes Talents du Planches Contact Festival de Deauville pour la série « C'était l'été. ».](#)

En ligne

www.maximilienschaeffer.com
[@maximilien_schaeffer](https://twitter.com/maximilien_schaeffer)



Noe Sovage

Depuis une quinzaine d'années, Noe Sovage écrit discrètement dans les marges du monde. Ancré dans la poésie contemporaine, son travail explore, décortique l'intimité des vécus.

Souvent autobiographiques, ses textes cherchent à donner corps aux ressentis invisibilisés des existences. À l'image de son quotidien marqué par le handicap invisible et les questionnements queers, ses mots oscillent entre férocité et tendresse.

Expositions, bibliographie

- *C'est beau les gens et les autres*, poèmes, éd. Maintien de la Reine, à paraître.
- « Errances », exposition, la Chartreuse-Centre national des écritures du spectacle, Villeneuve-lès-Avignon, 2019.

En ligne www.noesovage.com

[@noesovage](https://twitter.com/noesovage)



Emna Zina Thabet

Emna Zina Thabet est autrice. Après un doctorat en histoire contemporaine et plusieurs expériences professionnelles qui l'ont menée au Machreq, en Afrique de l'Ouest et en

Asie du Sud-Est, elle a repris des études en écopoétique et création littéraire à l'université d'Aix-Marseille.

Bibliographie

- « La Disparition de l'oasis de Gabès », récit, revue épistolaire *La Disparition*, 2024.
- « Le Poème », nouvelle, revue *Pourtant*, n° 7, 2024.
- « Fruits barbares, mots sauvages », récit coécrit avec Houda Hisar, revue *Pourtant*, n° 6, 2023.

En ligne [@mere_mots_diterrance](https://twitter.com/mere_mots_diterrance)

Voici une sélection de livres publiés par les autrices, auteurs et photographes de ce numéro.

Sébastien Berlendis

- *Lungomare*, roman, éd. Actes Sud, 2024.
- *Seize Lacs et une seule mer*, roman, éd. Actes Sud, 2021.
- *Des saisons adolescentes*, récit, éd. Actes Sud, 2020.
- *Revenir à Palerme*, roman, éd. Stock, 2018.

Gilles Bertin Montcharmont

- *Vous allez les déranger*, nouvelles, éd. Zonaires, 2023.
- *De si charmants bambins*, roman, éd. Et le bruit de ses talons, 2023.
- *Ratabougo*, nouvelle, éd. L'Ourse brune, 2020.

Zoé Besmond de Senneville

- *Un arc-en-ciel suivi de La Fille sans oreille*, poèmes, éd. maelstrÖm reEvolution, 2025.
- *Sourdre et autres poèmes*, poèmes, éd. maelstrÖm reEvolution, 2024.
- *Journal de mes oreilles*, récit, éd. Flammarion, 2021.

Marie Burger

- *Rien de sérieux*, récit, éd. Zone Critique, 2024.

Stéphane Charpentier

- *The Eclipse*, livre de photographies, éd. sun/sun, 2022.
- *The Core*, livre de photographies, éd. Void, 2017.

Gabrielle Duplantier

- *Wild Rose*, livre de photographies, éd. lamaindonne, 2024.

- *Volta*, livre de photographies, éd. lamaindonne, [2014] 2021.
- *Terres basses*, livre de photographies, éd. lamaindonne, 2018.

Iloé

- *Tchernobyl 25 ans après*, livre de photographies, éd. CFSL Ink, 2011.

Irène Jonas

- *Mémoires de campagne*, livre de photographies, Filigranes Éditions, 2021.
- *Crépuscules*, livre de photographies, Les Éditions de Juillet, 2020.

Margaux Lallemand

- *Avaler comme une bille*, poèmes, éd. La Crypte, à paraître en 2025.

Nolwenn Letanoux

- *Filiation encombrante*, roman, éd. Au Pays Rêvé, 2024.
- *La Maison de bord de grève*, récit, éd. Publie.net, 2009.

Frédéric Martin

- *L'Absente*, livre de photographies, Bis Éditions, 2020.

Isabelle Martin

- *De ce qui n'est pas et devrait être*, nouvelles, éd. Brandes, 2006.

Danièle Pétrès

- *Celle qui*, poème, éd. Poésie.io, 2025.
- *L'Homme au sanglier*, nouvelle, éd. L'Ourse Brune, 2023.
- *La Grande Maison*, nouvelle, éd. L'Ourse Brune, 2022.

- *Tu vas me manquer*, nouvelles, éd. Denoël, 2008.
- *La Lecture*, roman, éd. Denoël, 2005.
- *Le Bonheur à dose homéopathique*, nouvelles, éd. Denoël, 2002.

Morgane Raharina

- *Details, Mother-Daughter*, livre de photographies, éd. Out of the Phone, 2017.

Ève Roland

- *Portrait en bleu*, nouvelle, éd. L'Ourse brune, 2020.
- *La Troisième Sœur*, nouvelles, éd. Mémoire Vivante, 2002.

Noe Sovage

- *C'est beau les gens et les autres*, poèmes, éd. Maintien de la Reine, à paraître.

Autrices et auteurs (171)

Anne-Claire Albecker, Dédé Anyoh, Florent Arc, Marie-José Astre-Démoulin, Stephane Barthez, Karine Baudot, Chloé Baudry, Virginie Baudry, Chloé Baudry, Sébastien Berlendis, Sophie Bernier, Ivan Berquiez, Chloé Berr, Lionel Berthoux, Gilles Bertin Montcharmont, Zoé Besmond de Senneville, Claire Bizet, Jean-Noël Blanc, Oïara Bonilla, Borderlines.cie, Michèle Boudin, Bénédicte Bourlier, Anne Bourrel, Astrid Bouygues, Franck Bouysse, Florian Boyer, Emmanuel Brasseur, Jean-Pierre Brazs, Élise Bronsart, Bibi Broussaille, Marie Burger, Nina Cabanau, Emmanuelle Cabrol, Viviane Campomar, Julien Campredon, Valérie Canat de Chizy, Amália Cardoso, Jacques Cauda, Victor Cavalié, P.E. Cayral, Françoise Checa, Prisca Chevallier Curt, Michel Clavel, Isabelle Clémenty, Dorothée Coll, Estelle Coppolani, Tiphaine Corbet, Stéphanie Cormier, François Cosmos, Dilan D'Agata, Adèle Debouverie, Malo de Braquilanges, Sandra de Vivies, Marie-Philippe Deloche, Théo Delthir, Lou Désario, Manuela Deschamps, Nicole Desjardins, Marc Desplos, Pascal Dessaint, Arnault Destal, Teff dit Gégé, Fabien Drouet, Vincent Es-Sadeq, Esther, Alain Faure, Emmanuelle Favier, Stephan Ferry, Sylvain Forlet, Benoît Fourchard, René Frégny, Petra Gallizia, Simon Garcia, Isabel Garcia Gomez, Brice Gautier, Clémence Girard-Coussy, Élise Goldberg, Élisabeth Granjon, Philippe Guerry, Amélie Guyot, Joël Hamm, Samy Hargas, Gabriel Henry, Florian Herbert-Pontais, Houda Hissar, Richard Huitorel, Clara Jeany, Anne Karen, Evdokia Kimoliati, Amélie Korsi, Margaux Lallemand, Stéphane Lambion, Mélanie Laurent, Christine Laurent Vianaud, Franck Le Goff, Mathieu Le Morvan, Yann Leblanc, Alix Lerasle, Alix Leridon, Sandra Leroy, Nolwenn Letanoux, Béatrice Libert, Myriam Linguanotto, Thibault Loïselle, Claudine Londre, Cassandra Lothar, Thomas Louis, Robin Louise, Jas Maeline, Richard Magaldi-Trichet, Marcus Malte, Victor Malzac, Thibault Marthouret, Cerise Martin, Frédéric Martin, Isabelle Martin, Mathieu Maysonnave, David Meulemans, valéry meYnadier, Morgane Mignon, Sylvain Milliot, Isabelle Minière, Christina Mirjol, Karim Miské, Virginie Moiré, Guylaine Monnier, Martin Morend, Isabelle Morino, Amélie Mouton, Derek Munn, Sylvie Nay-Bernard, Myriam OH, Souhila Omar, Lydia Padellec, Jonathan Palumbo, Édouard Perarnaud, Clémentine Pernot, Augustin Petit, Danièle Pétrès, Thomas Pietrois-Chabassier, Philippe Philibert, Paola Pigani, Thomas Pourchayre, Stéphanie Quérité, Lucas R., Loïc Reverdy, Florentine Rey, Samuel Rivière M., Justine Roi, Ève Roland, Gaultier Roux, Camille Ruiz, Emmanuelle Safi, Laura Sanchez, May Santot, Sarcignan, Jérémy Semet, Éléonore Sibourg, Valérie Souchon, Noe Savage, Sophie Stern, Durian Sukegawa, Emna-Zina Thabet, Marlène Tissot, Tatiana Tornskata, Patrick Uguen, Lou Valse, Solange Vissac, Françoise Voland, Célia Wagenfuhrer, Martin Zeugma

Photographes (86)

Phil Anker, Lola Arrouasse, Karine Auneau, Bababiduda, Emmanuel Barrouyer, Alice Bergeron, Catherine Bocquillon, Jean-Pierre Brazs, Benoît de Brettes, Patty Carroll, Aurèle Castellane, Damien Cattinari, Simon Cavalier, Orane Chalvet, Stéphane Charpentier, Brigitte Chartreux, Marion Cheylan, Patrick Cockpit, Yannick Cordemy, Michel Daumergue, Aurélien Delafond, Marie Dew, Stéphanie Di Domenico, Olivier Doutriaux, Sylviane Dreuillaux Reyes, Yannick Duc, Gabrielle Duplantier, Julien Froidurot, Julie Fuchs, Arsène Gaillard, Fabienne Gil Paradeis, Caroline Henry, Lucie Hodiesne Darras, Guillaume Holzer, Iloé, Stéphane Jacquemin, Claire Janet, Irène Jonas, Chloé Kaufmann, Cyril Kawenski, Vanessa Kuzay, Lionel Laboudigue, Sylvie Lardet, Éric Lefortson, Lœtitia Léo, Marie-France Lesage, Julien Lescuyer, Nils Lišnić, Stéphane Louis, Francis Malapris, Alain Mangeot, Léna Maria, Bérénice Marsaud, Frédéric Martin, Pauline Marzanasco, Anne-Lise Maurice, Anne Mocaër, Benjamin Monnerot-Dumaine, Lo Moulis, Naeli, Jean-Baptiste Nataf, Fidan Nazim Qizi, Édouard Noël, Gaspard Noël, Isabelle Otto, Maya Paules, Laurent Penvern, Erick Piot, Marion Plumet, Anahi Renault, Pascal Rivière, Anne-Lise Rivoire, Morgane Raharina, Bertrand Runtz, Sarcignan, Maximilien Schaeffer, Lucile Taupin, Françoise Tayar, Thierry Tayar, Ernesto Timor, Davy Truong, Linda Tuloup, Patricia Weibel, Florence White, Olivier Wolles, Éric Zeziola

Anciens numéros

N° 1, Pourtant

Juillet 2020



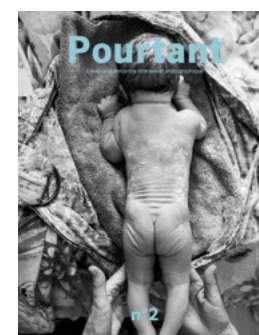
Pandémie

Hors-série, octobre 2020



N° 2, Naissances

Février 2021



N° 3, Dans la cuisine

Septembre 2021



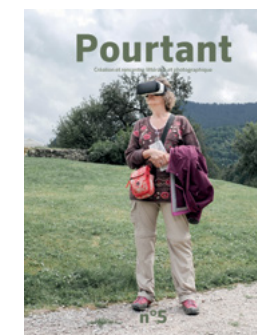
N° 4, Passions

Mai 2022



N° 5, Je mens

Novembre 2022



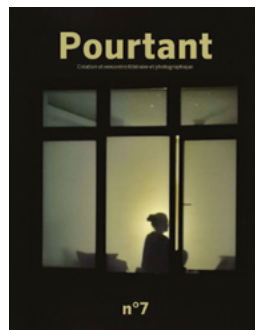
N° 6, Sauvage ?

Jun 2023



N° 7, Fenêtres

Février 2024



N° 8, Là

Juillet 2024



N° 9, Troubles

Mars 2025



Ours

Numéro 10, « Silence », septembre 2025 © Association Pourtant

Édité par Association Pourtant, 19, rue Burdeau, 69001 Lyon

Directeur de la publication

Gilles Bertin Montcharmont

Rédaction Sandra Leroy, Danièle Pétrès, GBM

Direction artistique et maquette

Mathilde Dubois

Secrétariat de rédaction Lionelle M.

Corrections Alice Faure

Assistant d'édition Julien Li

Diffusion, librairies Sirine

Majdi-Vichot, Lucie Boulangé

Communication

Anna Gicquel, Solveig Prévot

Comité éditorial Gilles Bertin

Montcharmont, Danièle Pétrès

Comité de sélection photographique

Brigitte Chartreux, Frédéric Martin,

Anne-Lise Maurice

Comité de sélection littéraire

Marie-José Astre-Démoulin, Léo

Bertin, Gilles Bertin Montcharmont,

P.E. Cayral, Nicole Desjardins,

Danièle Pétrès, Loïc Reverdy

Crédits

Textes : par les auteurs de ce numéro

Photographies : par les photographes de ce numéro

Couverture : Gabrielle Duplantier

Impression Pumbo, impression à la demande, sur papier 120 g ivoire offset

Polices de caractères

Category de Violaine & Jérémy

Aria Text G1 de Rui Abreu

Abonnement

Voir avant-dernière page ou sur www.pourtant.fr/abonnement

Diffusion/distribution auto

Dépôt légal septembre 2025

ISSN 2780-5387

ISBN Livre 978-2-9598948-0-0

ISBN ePub-PDF 978-2-9598948-1-7

La reproduction de tout article ou illustration est interdite sans l'accord de l'association Pourtant ainsi que celui des auteurs, autrices et photographes concernés.

En ligne

www.pourtant.fr

Contacts

Envoi de texte ou de photographie :

www.pourtant.fr/envoi

Revue (SAUF LES ENVOIS!) :

revue@pourtant.fr

Association Pourtant :

association@pourtant.fr

Réseaux sociaux

Mastodon social : [@pourtantpourtant](https://pourtantpourtant.mastodon.social)

Instagram : [@PourtantPourtant](https://www.instagram.com/PourtantPourtant)

Facebook : [@PourtantPourtant](https://www.facebook.com/PourtantPourtant)

Pourtant reçoit le soutien du Centre national du livre (CNL) et de la Région Auvergne-Rhône-Alpes



Je commande la revue

Par chèque
(France uniquement)
Numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7,
8 ou 9 : 20 €
port compris
Hors-série Pandémie : 22 €
port compris

Je commande exemplaire(s)
(Je précise les numéros commandés)

Mon nom et mon adresse
pour l'envoi de la revue :

Envoyez votre demande sur papier libre
ou en utilisant ce bulletin à : Association
Pourtant, 19, rue Burdeau, 69001 Lyon

Paiement en ligne
sécurisé par CB
(France et étranger)

avec BoD
notre imprimeur/distributeur

Scannez le QR code :



Ou allez sur :
<https://www.pourtant.fr/acheter-la-revue/>

Abonnements

Pourquoi choisir la formule de l'abonnement ? Pour nous retrouver avec régularité et certitude à chaque numéro. Pour nous soutenir dans l'aventure de la revue et dans sa pérennité, pour vous engager et devenir acteur ou actrice de cette aventure. Ou plus, si vous en avez le temps et l'envie.

REVUE PAPIER

sur papier 120 g certifié FSC

40 €

pour 2 numéros, soit 1 année
(en France uniquement)

70 €

pour 4 numéros,
soit 2 années
(en France uniquement)

(Pour un abonnement à
l'étranger, nous contacter.)

NUMÉRIQUE

100 % numérique
PDF + ePub

20 €

pour 2 numéros,
soit 1 année
Uniquement sur ordinateurs
et tablettes

(Les liseuses ne sont pas
adaptées pour un rendu
optimal des photographies.)

Paiement en ligne sécurisé par CB

Avec HelloAsso, solution de
paiement pour les associations

Scannez le QR code :



Ou allez sur :
www.pourtant.fr/abonnement

Paiement par chèque

Je m'abonne pour :

1 année ou 2 années

À partir du numéro :

..... inclus

Nom et adresse pour l'envoi
de la revue papier :

Envoyez votre demande sur papier
libre ou en utilisant ce bulletin à :
Association Pourtant,
19, rue Burdeau, 69001 Lyon